

pax سلام و وفاق concordia

ISSN : 2170-1709

Quatrième trimestre 2013 - n° 16

Revue de l'Église catholique d'Algérie

*Augustin d'Algérie
La triche
Année interdiocésaine : c'est parti !*



03 Éditorial et mot de la rédaction

05 Église universelle

Syrie : des fleurs au cœur de l'épreuve
Brèves : Lampedusa, Niger, Égypte

07 Dialogue

Interview de M. Sexton
Oasis pour se connaître

10 Regard sur l'Algérie

Les jeunes en Algérie : nouveaux liens sociaux, par A. Lakjaa

12 Que faire ?

La triche

15 Dossier

Augustin d'Algérie et la basilique d'Hippone rénovée

23 Patrimoine

La restauration de la basilique Saint-Augustin d'Hippone

25 Année de la foi

Foi d'Augustin, par B. Jobert
Foi de musulmans : deux témoignages

27 À propos de

L'année interdiocésaine

29 Actualité des diocèses

Alger : les Moniales de Bethléem
Oran : Patrick, Jean-Marc et le tramway
Constantine : pèlerinage à Tibhirine
Ghardaïa : Marguerite et Clément

33 Des livres à lire

M. Bellet, K. Berger, E. Dongala, M. Mokeddem

35 Bloc-notes

et bulletin d'abonnement



J'ai passé ma petite enfance à Oran et suis rentrée en France à 7 ans. J'ai revu l'Algérie en 1992, à Tibhirine où je donnais aux moines une session de 15 jours sur saint Augustin. De l'Algérie je garde quelque part en moi la présence de ses beautés et

de ses douleurs. Pax et Concordia me va donc droit au cœur lorsque j'en reçois un numéro.

La seule remarque « critique » que je puisse faire est un peu mal venue, car je mesure la difficulté qu'il y aurait à y remédier. Une lecture naïve des numéros donne l'impression d'une Église un peu merveilleuse, en parfaite communion avec un pays hospitalier. Ce qui est en partie vrai, bien sûr, mais en partie seulement. Je sais bien qu'il est difficile d'être un peu plus réaliste sans donner un contre-témoignage de ce que l'on veut réellement construire et sans allumer des incendies. (...) J'aimerais, par « solidarité et amour », apprendre parfois un peu plus concrètement ce qui se passe quotidiennement. Sans doute que ce n'est pas possible, au moins dans une revue publique.

Quoiqu'il en soit, je vous remercie de nous offrir cette aubaine de pouvoir ne pas vous oublier et l'occasion de renouveler à chaque numéro notre prière pour l'Algérie.

Mariette Canévet

« Une Église merveilleuse en parfaite communion avec un pays hospitalier. » Je suis parti d'un grand éclat de rire en vous lisant. Ce que vous dites, il m'arrivait de le dire ici les premières années où je suis venu, dans les années 1980. J'entendais avec surprise ceux qui m'accueillaient me dire leur bonheur et leur émerveillement à vivre dans un pays dont je voyais alors moi-

même, certes beaucoup d'aspects sympathiques, mais aussi beaucoup de défauts, d'aspects dictatoriaux, d'incivisme et d'intolérance à la différence.

Comment expliquer cet écart que vous ressentez et que d'autres aussi peuvent ressentir ? Notre revue a certes reçu mission de « donner à connaître et aimer l'Algérie et son Église », mais serait-elle devenue un instrument de propagande au service de sa propre image et de celle de l'Algérie, ou pire encore d'auto-illusion, d'autojustification, péchant par optimisme pour justifier son entêtement, pour ne pas s'avouer à elle-même son propre échec ou sa désillusion ?

À la vérité, nous sommes tellement souvent en présence d'un discours inverse, de dénigrement ou de désespérance, qu'existe certainement en nous un désir de peser sur l'autre plateau de la balance. Et ceux qui se veulent semeurs d'espérance sont souvent accusés d'être marchands d'illusions ou simplement de grands naïfs comme Christian de Chergé se l'entendait dire.

Ceci dit, combien de fois a-t-on dû conseiller aux marcheurs de la foi, d'Abraham à Jésus, de renoncer, de se sauver eux-mêmes, leur dire qu'ils se berçaient d'illusions ? Et pourtant ils marchaient, confiants dans la réalisation des promesses (cf. He 11).

Il est vrai que notre revue a en partie pour vocation de partager les fleurs cueillies au bord du chemin, un chemin qui n'est pas que par terre fleuri. Je ne crois pas que la revue en partage uniquement les fleurs. Ceci dit, ce ne sont pas des fleurs artificielles. Elles sont de réels moments de grâce qui témoignent d'un futur possible, qui entretiennent son espérance, comme l'Eucharistie est signe ou prémisses du banquet eschatologique. On y entend murmurer : « Le Royaume est proche ! » (MG)

À l'école du Maître intérieur



© J.M. Chassine

Mgr Paul Desfarges
évêque de Constantine et Hippone

Pour comprendre et connaître saint Augustin, il faut le rejoindre dans ce qui fut le cœur de son expérience de conversion, là où il nous attend et nous invite toujours. Là se trouve la clé pour entrer chez saint Augustin. Encore aujourd'hui il nous dit : **reviens à ton cœur**, entre en toi-même, c'est dans ton cœur qu'habite la vérité. Car il ajouterait aussitôt : ne cesse pas de chercher la vérité.

Saint Augustin a été avant et après sa conversion un chercheur de vérité. Mais sa recherche n'était pas seulement d'ordre intellectuel. Elle était surtout d'ordre existentiel. Il voulait faire la vérité sur sa vie et dans sa vie. Il traversera et explorera tous les méandres du désir. Celui-ci porte une dynamique dont le ressort au fond est la quête du bonheur. De convoitise, il deviendra, pour Augustin, amour de charité. La fin ultime de l'être créé n'est-elle pas d'être heureux ? « Tu nous as faits orientés vers toi Seigneur, écrit-il dans les *Confessions* (I, 1,1) et notre cœur est inquiet tant qu'il ne repose en toi. »

Ainsi, le chemin de la vérité est pour saint Augustin celui de l'intériorité. Car c'est à l'intime de soi qu'a lieu la Rencontre, celle de la Présence. Il faut souvent relire dans les *Confessions* la page inoubliable de sa conversion : « Tard je t'ai aimée et pourtant **tu étais dedans, c'est moi qui étais dehors** où je te cherchais en me ruant difforme, vers ces beautés que tu as faites, **tu étais avec moi, c'est moi qui n'étais pas avec toi** » (X, 27, 38).

Conduit en ce lieu intérieur, saint Augustin peut devenir le « docteur de l'Amour », car il découvre, d'expérience, qu'il participe à la vie même de Dieu qui est la vie même de l'Amour en lui et dans la relation fraternelle. Là se trouve la bonne nouvelle dont il va se faire l'éloquent prédicateur. Là il demeure le pasteur de notre Église d'Algérie et du diocèse de Constantine et Hippone. Il dira, comme nous pouvons le redire avec lui : « Pour nous, vivre c'est aimer ». La parole de la première épître de saint Jean « Dieu est amour » (1 Jn 4, 8), fut pour lui un trait de lumière décisif. Cette lumière est au cœur de son *De Trinitate* et bien sûr du *Commentaire de la première épître de saint Jean*. L'amour fraternel, qui semble unir simplement l'homme à l'homme, en réalité unit l'homme à Dieu. Car Dieu est la substance même de l'amour dont nous aimons nos frères. Dieu n'est pas l'objet de l'amour. Il en est toujours le sujet, sinon nous ne savons pas encore ce qu'aimer veut dire. C'est aussi pourquoi cet amour fraternel va jusqu'à l'amour des ennemis. « Apprends à aimer ton ennemi... À mesure que l'amour grandit en toi, te façonnant et te ramenant à la ressemblance de Dieu, il s'étend jusqu'aux ennemis afin que tu sois semblable à Celui qui fait lever son soleil non seulement sur les bons mais sur les méchants... À mesure que tu accèdes à la ressemblance, tu progresses en amour et tu commences à sentir Dieu » (*Sermon sur les Psaumes* 99, 5).

Comme aimait le répéter le cardinal Duval, nourri de la pensée d'Augustin, « l'amitié est révolutionnaire ». À seize siècles de distance, la parole d'Augustin éclaire toujours le chemin de notre Église. Son chemin est le chemin de l'Amour, celui-là même de Dieu qui aime en nous, par nous et dont l'amour nous rejoint en tous nos frères et par tous nos frères, tous ceux, toutes celles dont nous nous faisons le prochain, quelles que soient leurs convictions ou leurs appartenances religieuses.

Augustin, pasteur, évêque d'Hippone, ne cessera de communiquer sa foi par sa prédication et sa vie. « Je voudrais tant faire passer le mieux possible

Le docteur de l'Amour

Puissé-je te trouver et, te trouvant, t'aimer !

« tout ce que je ressens au-dedans de moi ». Sa parole rejoignait facilement ceux qui aimaient venir l'entendre car il parlait à partir du fond de son cœur et il savait toucher les cœurs. Le domaine où sa brûlure intérieure allumait le plus le cœur des fidèles est, bien sûr, quand il parlait de l'amour de Dieu et de la charité fraternelle. « Frères je ne me lasse pas de parler de la charité au nom du Christ... Plus j'ai de joie à parler de la charité, moins je voudrais voir se terminer cette épître... » (*Commentaire de la première épître de saint Jean*).

Comment douter que saint Augustin intercède pour notre Église ? Il sait bien que tout est grâce. Il reconnaîtra que sa longue quête avec ses errances jusqu'à la Rencontre intérieure, avec toutes les lumières qui en jailliront, est pure grâce. À sa suite, nous pouvons faire nôtre la prière d'un de ses disciples : « Et maintenant, toi Seigneur mon Dieu, enseigne à mon cœur où et comment te chercher, où et comment te trouver. Enseigne-moi à te chercher et montre-moi quand je te cherche ; car je ne puis te chercher si tu ne me l'enseignes, ni te trouver si tu ne me le montres. En mon désir, puissé-je te chercher, et dans ma recherche te désirer ; dans mon amour puissé-je te trouver et, en te trouvant, t'aimer. » (*Saint Anselme*).

+ Paul Desfarges

Une cérémonie officielle, placée sous le Haut Patronage du Président de la République, célébrera le renouveau de la basilique Saint-Augustin, le samedi 19 octobre à 11h, sur le site de la basilique. Tous les lecteurs de *Pax et Concordia* sont cordialement invités.

Le mot de la rédaction

Saint Augustin

Il y a douze ans, à l'initiative du Président de la République, le Haut-Conseil islamique organisait un grand colloque sur « saint Augustin, son africanité et son universalité ». La réfection de la basilique Saint-Augustin à Hippone (Annaba) est une autre manière de poursuivre le chemin alors entamé : par les collaborations engagées pour la restauration, par les personnalités rassemblées pour l'inauguration et l'occasion donnée, à travers diverses publications, de mieux connaître l'évêque d'Hippone. Ce ne sont pas moins de treize pages dans ce numéro qui marquent cet événement : de l'*éditorial* aux pages *Patrimoine*, en passant par le *Dossier* et la rubrique de l'*Année de la foi* où le témoignage de deux amis musulmans consonne bien avec celui de leur lointain ancêtre. Saluons ici la persévérance de Dominique Henry et Laurent Bercher dans la coordination de cette aventure au long cours visant à rendre Augustin et la basilique à tous les Algériens.

© J.M. Chassine



Année interdiocésaine

Il est bon de connaître ses racines au moment où s'ouvre une année marquée par une dynamique interdiocésaine. Dix ans après l'assemblée interdiocésaine de 2004, les évêques souhaitent que nous fassions le point, lancent une réflexion (pp. 27-28, rubrique *À propos de*), avec un premier rassemblement-étape en janvier prochain. L'interpellation reçue en *Courrier des lecteurs* (p. 2) pourrait y être une bonne introduction. Revenez-y si vous êtes passé un peu vite sur les premières pages !

Vie quotidienne

La vie quotidienne surgit aussi dans les pages *Dialogue* à la bibliothèque médicale d'Oran, dans l'étude d'Abdelkader Lakjaa sur les jeunes ou dans les réactions sur le phénomène de la triche aux examens. Vie de l'Église aussi dans le récit de Christophe sur ce dont témoignent ses frères en Syrie, dans l'écho donné par Mgr Bader sur la dynamique revue *Oasis* et dans les pages diocésaines.

Alors rejoignez-nous, à la page qu'il vous plaira !

Syrie

Des fleurs au cœur de l'épreuve

Lorsque je me suis rendu au Liban en août 2011, nous avons longuement parlé, avec les jésuites du Proche Orient, du printemps arabe qui était d'ailleurs le thème de la rencontre. À cette époque la crise syrienne en était à ses débuts et les jésuites du pays étaient encore partagés quant à l'attitude qu'il convenait d'adopter. C'était moins le cas en Égypte, où il était clair qu'une nouvelle page d'histoire était en train de s'écrire et que les chrétiens devaient y prendre leur part, comme Égyptiens, à côté d'autres Égyptiens. C'est ainsi qu'à l'été 2011, parmi les chrétiens de Syrie, le soutien au régime – protecteur des minorités – avait la faveur des uns, quand d'autres entrevoyaient dans la crise la naissance possible d'une société plus ouverte et moins cloisonnée et souhaitaient travailler à son avènement.

Au point où nous en sommes aujourd'hui, près de deux ans plus tard, il est plus difficile encore de faire la part des choses, tant la situation a empiré, devenant plus complexe, plus chaotique aussi, au point que le retour à la paix soit devenu le seul objectif un peu clair qui vaille d'être poursuivi. Que dire alors de la situation ? Qu'en partager au-delà des batailles gagnées ou perdues, selon le point de vue que l'on adopte ?

Une première réalité est que cette crise convoque chaque Syrien à un moment de vérité. Dans une situation où tout peut arriver, chacun prend conscience de la fragilité de sa vie qui peut lui être enlevée d'une minute à l'autre et de la vanité de

ses avoirs qui peuvent être réduits à rien du jour au lendemain. Cette réalité peut accabler ; elle peut pousser à émigrer – au moins pour un temps – ; elle peut aussi conduire au don de sa vie. Ainsi, à côté des morts et des bâtiments éventrés, fleurissent, entre les Syriens qui choisissent de rester au pays, de petits témoignages d'humanité et de fraternité partagées qui aident à rester vivants. C'est cette jeune fille qui va vendre ses cheveux naguère si importants pour simplement offrir un repas à une famille qui n'en a pas pris depuis longtemps. C'est ce jeune homme qui va au péril de sa vie avec d'autres chercher le corps d'un inconnu pour que sa famille puisse le pleurer et l'enterrer dignement.

Une seconde réalité est que, pour faire face à la crise et à son cortège de personnes déplacées, des réseaux de solidarité se constituent, par exemple pour nourrir et loger ceux qui ont tout quitté ou tout perdu. C'est

ainsi que des chrétiens et des musulmans se retrouvent attelés à une tâche commune. Eux qui auparavant se côtoyaient sans vraiment se rencontrer fraternisent dans l'épreuve. Et déjà, dans les moments de répit où la parole s'échange, s'exprime le désir de poursuivre ensemble quand la paix sera là, alors même que l'issue de cette crise qui n'en finit pas demeure incertaine.

En attendant, sans prendre de risques inutiles, il s'agit de poursuivre, autant que faire se peut, les activités éducatives, sociales et spirituelles. Il s'agit aussi d'informer, de sensibiliser, de trouver des fonds, des vivres et des médicaments et de les acheminer. Il s'agit enfin de cueillir les petites fleurs de l'espérance. Ainsi une amie syrienne retournée l'été dernier à Alep nous partageait récemment cette photo avec ce commentaire : « C'est un petit bouquet ; ce matin j'ai vu les marguerites au jardin de mon travail, et je ne pouvais pas résister. Avec elles j'ai fait ce bouquet ! Je le mets dans vos mains. »

Christophe Ravel, SJ



Christophe Ravel



Fleurs alpines

Nous construisons le monde que nous voulons

Interview de frère Michael, à Oran

Michael Sexton est frère mariste. Australien, il a longtemps vécu en Asie. Il est arrivé à Oran en 2006, les Frères Maristes ayant le projet d'ouvrir une deuxième communauté dans le diocèse, et de prendre en charge la bibliothèque bio-médicale fondée par les Pères Blancs.

Quelle est l'histoire de la bibliothèque bio-médicale ?

Les Pères Blancs avaient un foyer de jeunes dans le quartier Gambetta, « La bouée », un lieu de liberté, dont les gens du quartier ont gardé jusqu'à aujourd'hui un très bon souvenir. Dans les années 1980, les Pères ont déménagé et sont venus ici, et les jeunes du quartier les ont suivis.

Dans les années 1990, avec Mgr Claverie, ils ont décidé de bâtir une bibliothèque bio-médicale. Et on a toujours à la bibliothèque des lecteurs qui viennent de Gambetta, qui ont quarante ou cinquante ans, et qui envoient leurs enfants ici.

Aujourd'hui les abonnés sont en majorité des étudiants en médecine. Ils font un parcours qui dure de sept à quinze années, ce qui laisse le temps de développer des relations personnelles avec eux. On les voit passer des étapes dans leur formation et dans leur vie personnelle, tomber amoureux, etc.

En quoi consiste ton travail ?

Je suis convaincu que pour être chrétien on a besoin de servir, on exprime ainsi notre foi. Le service fait partie de la foi chrétienne. C'est un engagement pour moi comme directeur. Être au service des jeunes, cela revient à des choses très pratiques. Par exemple, si on n'a que des vieux livres, les étudiants iront voir ailleurs. Le service, ce sont des horaires d'ouverture : 8h30-21h00, six jours sur sept. Ainsi

un médecin qui fait une spécialité, quand il quitte son travail, peut encore venir travailler deux ou trois heures. Quand les étudiants se sont mis à venir tous avec un portable, on a installé la wi-fi. Nous offrons aussi un espace bien encadré. Dans l'espace public, les jeunes filles ne sont pas tranquilles, mais ici je n'ai jamais eu l'occasion de reprendre un garçon pour son comportement ou ses propos. C'est un règlement qui n'est pas écrit, mais qui est dans le sang des abonnés, que les aînés transmettent aux plus jeunes.

Pour moi, ce qui est encore plus important, c'est que la bibliothèque permet de se rencontrer et de se connaître entre Algériens et étrangers, jeunes et vieux, chrétiens et musulmans. Ainsi, c'est très important que les sœurs maliennes travaillent à la bibliothèque : les lecteurs découvrent que les *roumis* ne sont pas tous

des blancs. Nous construisons dans la bibliothèque le monde que nous cherchons, que nous désirons.

Un jeune médecin, vers la fin de ses études d'ORL, travaillait depuis plusieurs semaines un livre sur l'anatomie de la tête. Un soir, il me dit : « Quand je suis dans ce livre, je me dis qu'il faut croire en Dieu ». Il était émerveillé par la complexité du cerveau humain. Un autre lecteur m'a dit un jour : « Tu sais, heureusement, on a la bibliothèque : nous les musulmans, on n'est pas bons pour former les gens dans les relations humaines, et auprès de vous, ici, j'apprends comment vivre ces relations. »

Tout ceci n'est pas dans nos objectifs, mais cela vient à travers notre comportement. Ici, simplement, on essaye de vivre la foi. Et si vraiment on vit notre



© 2010 François Diot

foi, Dieu va communiquer quelque chose à travers nous.

Venir dans un lieu animé par des chrétiens, qu'est-ce que cela représente pour vos lecteurs ?

Dans les années 1970, il y avait des relations qui aujourd'hui ne sont plus possibles, une familiarité existait qui était très aidante, à cause des écoles, des sœurs, etc. Maintenant ceux qui s'inscrivent à la bibliothèque n'ont jamais rencontré de chrétiens. Cette méconnaissance est souvent accompagnée de peurs : dans l'islam d'aujourd'hui, on garde la distance avec les chrétiens. Le français est moins bien maîtrisé aussi. Les premiers contacts consistent donc à réduire les peurs. J'attache beaucoup d'importance à établir moi-même ces premiers contacts lors de l'inscription. Je prends mon temps. Et c'est parfois longtemps après qu'on voit une jeune fille qui commence à sourire, se sentir suffisamment à l'aise pour passer au bureau demander une photocopie. Bien sûr, on ne réussit pas avec tout le monde.

La bibliothèque est aussi un lieu de rencontre entre les lecteurs qui se soutiennent mutuellement. Des relations d'aide se créent, les aînés encouragent les jeunes.

Et puis ce n'est pas un espace fermé, un espace *roumi*, hors Algérie. En face, il y a une gargote tenue par un Turc. Les jeunes, en période d'examen, arrivent vers 8h30 et travaillent ici jusque vers 17h00 et vont donc de temps en temps chez lui pour se détendre. Ils lui règlent en fin de journée leurs consommations. Après l'incendie qui a abîmé la bibliothèque au printemps dernier, un groupe d'une trentaine d'étudiants est venu la nettoyer et, à la fin, les voisins, sans prévenir, ont amené un couscous pour tout le monde. Le gargotier, les voisins, mais aussi les familles participent à leur manière à la vie de la bibliothèque. Cela casse l'idée qu'il n'y a que nous qui avons quelque chose à offrir.

Comment vois-tu l'avenir de la bibliothèque ?

Depuis deux ans surtout, l'offre de livres à la

Bibliothèque universitaire a beaucoup augmenté. Nous, on n'a pas les moyens de suivre. Mais on a des avantages : on ouvre tard, on a un bon accès à internet. Je n'ai pas trop de soucis pour l'avenir ici, les jeunes entrent dans une culture. On a aussi des lecteurs qui sont des médecins en exercice.

Nous avons sept ou huit salariés. L'enjeu est de maintenir un esprit « catholique » quand le personnel n'est pas catholique, c'est pour cela qu'on est deux frères ici, et deux sœurs, chacun contribuant à faire vivre cette culture que l'on veut catholique.

Je réalise combien Jésus a cassé la mentalité permis/interdit, pur/impur, sacré/profane. Nous, nous avons une autre perspective ; ce qui me guide dans une décision, c'est l'amour du prochain. Ici, le pardon est très difficile, on le sait. Je pense que quelqu'un ici pourra remarquer comment nous on pardonne, on accepte les gens.

On a aussi des malades mentaux qui viennent ici : des gens qui présentent bien, mais dont on s'aperçoit assez vite qu'ils sont « dérangés ». On les écoute. Je vois le génie de Jésus qui attirait ces gens marginalisés. Je ne les

cherche pas, ils viennent à moi.

Tu es frère mariste... l'expérience des frères maristes, depuis saint Marcellin Champagnat, c'est une source à laquelle tu peux puiser pour t'orienter dans ta mission ?

Je citerai seulement cette parole de Marcellin Champagnat en un temps, après la Révolution française, où il était admis que l'on frappe les enfants à l'école : « Pour bien éduquer un enfant, commence en l'aimant ».

Propos recueillis par D.L.



Frère Michael Sexton

© Thibault Philippe

Bibliothèque Biomédicale
5, rue Charef Afghoul
31025 Oran
biomedoran@yahoo.fr

Oasis pour se connaître

Interview de Mgr Bader, archevêque d'Alger

Père Bader, vous venez de participer à Milan au Comité scientifique de la revue internationale Oasis, une revue consacrée au dialogue islamo-chrétien. Pourriez-vous nous présenter cette revue ?

Oasis a été fondée il y a dix ans par le cardinal Scola alors patriarche de Venise et aujourd'hui archevêque de Milan. Son expérience de la rencontre avec l'islam est ancienne, par exemple avec l'accueil d'étudiants musulmans à la Faculté de droit de l'université catholique du Latran dont il a été recteur, à Rome.

Il a voulu une revue qui fasse place à la dimension culturelle des religions et pas seulement à leurs dogmes. La rencontre des religions se fait en effet beaucoup par la rencontre des cultures qu'elles imprègnent. La rencontre des cultures est le préambule de la rencontre des religions. Leur interaction est telle que comprendre les cultures aide à comprendre les religions et réciproquement.

Le nom *Oasis* vient d'une expression du pape Jean-Paul II lors de sa visite à la mosquée des Omeyyades à Damas en 2001 (voir ci-contre).



Oasis a-t-elle été à l'origine d'initiatives particulières au cours de ses dix ans d'existence ?

Oui, parce que *Oasis* n'est pas seulement une revue. La *Fondation Oasis*, c'est aussi une newsletter qui propose des éclairages sur les événements, un centre de recherche, une

maison d'édition pour les ouvrages écrits par les chercheurs dont elle soutient les travaux, un site internet et enfin des activités et rencontres comme celle du Comité scientifique. Elle publie aussi en arabe les catéchèses du pape. L'adresse du site est <http://www.oasiscenter.eu>.

Qu'est-ce que ce Comité scientifique auquel vous participez ?

Il comprend des chrétiens et des musulmans, responsables religieux, universitaires ou représentants d'institutions engagées pour le dialogue. Il se réunit une fois par an, et aborde un thème plutôt lié à l'actualité. Le thème de cette année était « Chrétiens et musulmans au créneau face au défi de la sécularisation et de l'idéologie ». Chacun apporte une contribution qui constitue autant d'articles possibles pour la revue et sont le prélude d'un débat entre nous. Il y avait cette année une partie publique avec une assistance très nombreuse à l'université d'État de Milan.

L'an dernier, cette assemblée se tenait à Tunis. Cette année, c'était à Milan. L'imam de la grande mosquée de Milan, un Algérien de Boudouaou, y participait. Il y avait aussi des Iraniens, Saoudiens, etc. Pourquoi pas une autre année à Alger ? Le Comité s'est déjà tenu à Amman (2008) et à Beyrouth (2010). La revue *Oasis* est publiée depuis 2005 en version français/arabe, et également en anglais, italien et ourdou. Elle peut intéresser beaucoup de nos amis algériens.

Propos recueillis par M.G.

« Les musulmans et les chrétiens honorent pareillement leurs lieux de prière, oasis où ils rencontrent le Dieu miséricordieux dans leur voyage vers la vie éternelle, et où ils rencontrent leurs frères et leurs sœurs en religion. »

Pape Jean-Paul II, Damas, mosquée des Omeyyades, 6 mai 2001

Les jeunes en Algérie

Désordre sociétair e et nouveaux liens sociaux

Les résultats d'une enquête, menée en 2012 auprès de 851 jeunes de 10 à 19 ans dans trois quartiers populaires d'Oran, montrent que les rapports de ces jeunes aux institutions sont passibles d'une approche différentielle selon qu'il s'agit de la famille et de la religion, d'une part, ou de l'école, du travail régulier ou de l'implication associative, d'autre part. En effet, si dans le premier cas les rapports des jeunes s'inscrivent dans un ancrage identitaire et produisent du lien social et du sens, dans le deuxième ils traduisent un refus d'accrochage.

Marginalité et désaffiliation

En Algérie, l'extension de la « marginalité libre » et de l'« auto-exclusion » renseigne sur l'émergence de nouveaux rapports aux institutions sociales. Cette émergence fait suite à l'échec de la modernisation volontariste de la société dont les structures sociales et culturelles ont été refaçonnées par la colonisation française. La modernisation a visé la re-socialisation de la société à travers le triptyque industrialisation/urbanisation/scolarisation.

L'observateur s'interroge sur la renégociation en cours du lien social à la lumière de l'évolution des rapports à la famille, la religion, le travail, l'école et la vie partisane et associative. Il peut être avancé ici l'hypothèse que d'une part le repli sur la famille et la religion et, d'autre part, la désertion du travail régulier, le désenchantement scolaire et la désaffection associative sont révélateurs de l'absence d'un projet de société, qui aurait fait fonction, chez les jeunes, de ce que Yves Barel appelle le « Grand Intégrateur ».

Ces raisons nous orientent vers la perspective du désordre sociétair e porteur de nouveaux rapports aux institutions et de nouveaux liens sociaux.

Un désordre porteur d'affiliation et de sens

Si les rapports à la famille et aux activités économiques informelles ne rentrent pas dans ce que désignent les notions de marginalité et de désaffiliation, c'est parce qu'ils révèlent, bien au contraire, une autre réalité

sociale, majoritaire et faite d'affiliation et de sens.

La famille

Les résultats de l'enquête et les études sociologiques menées en Algérie confirment quasiment toutes l'attachement des jeunes à l'institution familiale¹ qui confirme sa centralité dans les relations sociales. L'idée du désordre sociétair e s'enracine dans le processus de reconfiguration de la famille algérienne étendue,

avec tout ce que cela suppose comme réadaptation des ressorts de solidarité envers chaque membre. Quelques données récentes permettent de pointer cette dynamique de la structure familiale en Algérie : 60% des familles sont de type « nucléaire » et 10% de type monoparental selon le RGPH 2008 et une

évolution croissante du divorce. Mais paradoxalement, l'éclatement de la famille étendue ne s'accompagne pas de la disparition de l'obligation de solidarité caractérisant ce type de famille.



© R. Zac & G. Caprini

¹ Abdelkader Lakjaa, « La jeunesse algérienne entre valeurs communautaires et aspirations sociétares » in Hervé Cellier et Abla Rouag-Djenidi (s/d), *ALGÉRIE FRANCE Jeunesse, ville et marginalité*, L'Harmattan, 2008 et Lahouari Addi, *Les mutations de la société algérienne*, Éditions La découverte, 1999.

Le monde de l'informel

De ce qui précède, nous retenons que nous sommes face à ce qui est appelé « la marginalité libre », c'est-à-dire une marginalité voulue et assumée, ne découlant pas exclusivement de la pauvreté, mais « caractérisée par la distance par rapport au travail régulier »².

De ces jeunes qui s'aménagent une existence, pas toujours précaire, dans les interstices d'une vie sociale relativement stable, on ne peut pas dire qu'ils sont assistés. Nous avons affaire à des jeunes qui tentent d'organiser leur vie loin du contrôle institutionnel exercé par l'État. Sous cet angle, l'entrée dans la sphère des activités économiques informelles signifie insertion individuelle et volontaire dans des réseaux sociaux qui prémunit contre la précarisation des rapports au travail régulier.

Parmi les 851 enquêtés, il a été dénombré 43 occupés et 118 chômeurs, soit un taux de chômage de 72%. Près de la moitié des garçons occupés (15) déclarent travailler dans le commerce informel. Mais près du tiers (29%) des chômeurs répondent ne pas chercher un emploi. Cette attitude reflète le paradoxe qui fait la vie quotidienne des jeunes : ils se disent chômeurs mais ils ne cherchent pas un emploi.

Ainsi ces jeunes s'affirment-ils en acteurs qui s'inventent « de nouveaux rôles qui seront peut-être les repères sociaux de demain ». Ce sont des hommes et des femmes bravant le monde de l'incertitude et allant de rupture en rupture : avec l'école (le refus scolaire), le travail, les frères (les jeunes filles dans le commerce



© R. Zac & G. Caprini

transnational informel), le mari (le divorce). Un acteur social, un « nous » producteur de sens collectif, qui investit plus le monde religieux et familial que le monde associatif ou partisan.

Désertion associative contre implication religieuse

Chez les jeunes l'implication dans la vie associative est à peine de 15%. L'attitude des jeunes face au mouvement associatif en Algérie est solidaire de leurs rapports aux institutions étatiques : elle reflète leur non-implication dans la gestion des affaires publiques placées sous le contrôle de l'État. Une réalité profondément marquée par le désenchantement politique et scolaire.

Contrairement à l'école où il a été relevé un grand nombre de jeunes qui projettent de quitter cette institution, dans le domaine religieux il a été relevé, parmi ceux qui ne prient pas encore, un grand nombre qui déclarent avoir l'intention de le faire. On est loin du déclin de la religion tel que prédit par la modernité occidentale dont le référentiel ethnocentré et évolutionniste ne fait plus mystère³.

Les jeunes refusent de se plier aux contraintes du développement modernisateur dont le référent unique a toujours été *La modernité occidentale*.

Quand la marge couve la société réelle

En Algérie, les transformations économiques, sociales et culturelles, initiées par le politique, si elles ont permis d'amorcer un processus d'autonomisation des individus, ont été stoppées dans leur élan. Le projet de la révolution algérienne devant acheminer la société vers le bonheur a échoué. Les réalités de la famille, de la religion et de l'informel se structurent dans une « centralité souterraine » qui assure la pérennité de la vie en société ; leur intelligibilité nécessite l'élaboration d'une autre grille de lecture. Aussi, nous formulons l'hypothèse que cette centralité souterraine préfigure une société en émergence.

Abdelkader Lakjaa
sociologue, université d'Oran

² Robert Castel, « La dynamique des processus de marginalisation : de la vulnérabilité à la désaffiliation », *Cahiers de recherche sociologique*, 22 : 11-28, 1994.

³ Lionel Obadia, « Religion(s) et modernité(s) : Anciens débats, enjeux présents, nouvelles perspectives », *Socio-anthropologie* [En ligne], 17-18 | 2006, mis en ligne le 16 janvier 2007.



La triche aux examens

Chaque été, avec l'arrivée des examens, revient le sujet de la triche. Le phénomène semble répandu. Les nouvelles technologies de communication rendent encore plus complexe la lutte contre la tricherie. Cet été encore, les journaux parlaient des nouvelles mesures prises au Maroc, en France ou même en Chine pour combattre la fraude aux examens. L'Algérie n'est pas épargnée. La triche y est parfois qualifiée de sport national. Cet été s'est déroulé un feuilleton en plusieurs épisodes : le Gouvernement hausse le ton et annonce de fortes sanctions en cas de fraude. De fait, de nombreux lycéens sont surpris en train de frauder ou bien sanctionnés suite à une protestation collective contre des sujets de philosophie. Devant les manifestations des familles, les sanctions sont rapportées. Ce sont alors les syndicats d'enseignants qui protestent. Des sanctions limitées sont finalement appliquées. Cela permettra-t-il d'endiguer le phénomène ?

Personne n'ignore le hadith *مَنْ غَشَّنَا فَلَيْسَ مِنَّا* «Celui qui nous trompe n'est pas des nôtres». Mais cette petite poésie satirique est également bien connue des élèves *مَنْ نَقَلَ انْتَقَلَ. وَمَنْ اعْتَمَدَ عَلَيَّ نَفْسَهُ بَقِيَ فِي قِسْمِهِ* «Qui a copié est passé, qui a compté sur lui-même est resté dans sa classe». Nous publions ici le trait d'humeur d'un enseignant, Jérémie, et la réponse d'Hubert Le Bouquin à une question sur ce sujet.

On triche comme on respire !

Tricher de nos jours est devenu comme respirer. Si on ne respire pas, on meurt ; si on ne triche pas, on ne réussit pas. Aujourd'hui, les méthodes pour tricher sont en constante évolution. Jour après jour, on invente de nouvelles manières de duper le prof.

La tricherie a pris une ampleur catastrophique. Ce n'est plus une affaire solitaire : elle tisse des liens plus forts que le lien de l'amitié entre les étudiants. Dans certains cas, ce sont même les parents qui poussent leurs enfants à tricher sous

le prétexte que tout est permis pour réussir. En ce qui me concerne, cette année encore, des parents d'élèves sont venus me demander d'aider leur fils à tricher, parfois même en me proposant de l'argent.

Jesaisbienquecephénomènen'estpasl'invention du siècle. Il a existé, il existe et il existera encore. Seules les méthodes évoluent. Mais on ne doit pas baisser les bras et dire qu'on doit vivre avec. Non, celui qui réussit grâce à la triche, c'est toute sa vie qui sera basée sur la tricherie, ça deviendra comme une drogue dont on ne peut se débarrasser.

Certes la triche peut nous aider à obtenir de bonnes notes. Mais elle peut aussi détruire notre vie, notre foi, notre estime de nous-mêmes. Et aucune religion ne tolère la triche.

Pour finir, je ne peux que conseiller à tout le monde

et pas seulement aux étudiants d'éviter cette pratique car au final on finira par tricher sur soi-même et se mentir à soi-même.

Jérémie -A



© Claire Chapron



Tout le monde triche, même moi !

Pas d'examen sans triche : oreillettes, copies qui circulent de table en table, SMS, ... Ceux qui surveillent laissent faire ou même aident les candidats. S'ils ne coopèrent pas, ils auront des problèmes à la sortie. C'est « normal » ! Comment garder sa dignité dans un système où la triche est institutionnalisée ? Comment y garder le goût d'apprendre, l'ardeur d'étudier, l'espoir de réussir ?

Ce n'est pas vrai ! Tout le monde ne triche pas. Ceux qui disent que tout le monde triche sont eux-mêmes des tricheurs qui veulent se justifier. Mais les tricheurs sont évidemment menteurs, le mensonge étant une déclaration volontairement fautive faite à un autre. Lorsqu'on dit « je sais » alors qu'on ne sait pas, on ment.

Il y a des personnes, comme cette étudiante de Tiaret qui termine son cycle major de promotion en cette année 2013, qui disent qu'ils ne trichent pas. Pourquoi donc la parole de ces derniers qui assurent dire la vérité serait-elle moins crédible que la parole de ceux qui disent eux-mêmes qu'ils mentent parce que tout le monde ment ?



© R. Zac & G. Caprini

Tricher est un acte grave qui a des conséquences sur la société tout entière. En effet, tricher c'est mentir et c'est donc pervertir la parole humaine dont l'un des buts essentiels est de fonder la confiance entre les personnes en disant le vrai.

Si vous avez obtenu un diplôme en trichant, vous pouvez sans doute très bien réussir professionnellement et socialement mais il restera ce mensonge originel caché dans la mémoire de votre conscience comme un déshonneur. Il peut rester caché toujours mais il pourrait arriver que ce déshonneur soit mis au grand jour comme c'est arrivé à ce plus haut responsable d'une institution importante qui a dû démissionner il y a peu de temps après qu'il eut reconnu avoir menti sur l'obtention d'un diplôme d'agrégation de philosophie. Il a pu retrouver son honneur en disant la vérité sur ce mensonge.

J'utilise ce mot « originel » en référence à ce que

raconte le chapitre 2 de la Genèse : le serpent a menti à Ève sur les intentions et les paroles du Créateur et Ève a accepté ce mensonge et l'a communiqué à Adam qui à son tour y a consenti. Dès lors la parole humaine a été affectée pour toujours. Elle n'avait plus pour fonction de dire la vérité. Et toutes les relations humaines, entre l'homme et la femme, entre frères, et par extension progressive entre tous les êtres humains, ont été faussées. Le mensonge est devenu quelque chose de « normal », comme institutionnalisé. La norme dès lors ne sera plus la vérité mais le mensonge. Être homme serait par définition être menteur.

Mais notre conscience humaine ne peut accepter cette affirmation ! Car plus originel que le mensonge il y a la Parole qui dit la vérité en nous créant êtres de paroles et de liberté.

Nous ne sommes jamais obligés de faire comme « on » dit que fait tout le monde. Et nous ne sommes jamais plus libres que lorsque nous agissons selon notre conscience sans nous laisser déterminer par l'opinion publique aussi répandue soit-elle. Être digne de son humanité c'est résister à la dictature du « c'est normal ! ».

Il est vrai qu'il faut parfois le courage d'en subir les conséquences qui peuvent être par exemple la mise à l'écart. Mais l'exemple de l'étudiante de Tiaret montre qu'on peut réussir et être reconnu sans avoir suivi le troupeau des menteurs. Et quand bien même ne réussirait-on pas dans la vie parce qu'on veut rester honnête du moins y gagnerait-on en liberté et en dignité. Et n'est-ce pas la plus grande réussite ?

Hubert Le Bouquin

أنا أغش ... والجميع يفعل ذلك



لا اختيار من دون غش: سماعة اذن رسائل قصيرة، أوراق تتناقل من طاولة لأخرى... مراقبو الامتحانات لا يمنعون ذلك بل يقدمون المساعدة. والا تعرضو لمضايقات عند الخروج... " الأمر عادي" كيف انا أن نحافظ على كرامتنا في نظام اصعب فيه الغش مقنن وكيف لنا الحفاظ على رغبة التعلم و المثابرة على الدراسة و الأمل في النجاح؟

هذا الأمر ليس صحيحا فليس الجميع بغشاشين و الدين يقولون أن الجميع يغش هم أنفسهم غشاشون و يبحثون عن مبررات لسلوكياتهم فطبعاً الغشاش كذاب لأن الكذب هو اعلان شيء خاطئ فمثلاً عندما نقول "نعم أعلم" عن شيء نجهله.

هناك حال أشخاص مثل حال طالبة من تيارت أنهت دراستها بتفوق في عام 2013 و مثلها كثيرون يقولون أنهم لا يغشون فلماذا اذن تكون كلمة هؤلاء أقل مصداقية من كلمة الذين يقولون أنهم يكذبون الآن الجميع يفعل ذلك؟ الغش عمل خطير و له عواقب وخيمة على المجتمع بأسره فالغش يعني الكذب و بذلك هو يفسد كلمة الناس التي لها دور انشاء الثقة بينهم من خلال قول الحقيقة.

اذا نال أحد شهادته بالغش فهو يستطيع تحقيق حياة مهنية واجتماعية مزدهرة ولكن سوف تبقى دائما تلك الكذبة الأولية مخبئة في ضميره كعار ويمكن أيضا أن تخرج الى العلن كما حدث لمسؤول سامي بمؤسسة مهمة حيث استقال من منصبه بعد أن اعترف أنه كذب لينال شهادته العالية في الفلسفة ولكنه تخلص من عاره واسترجع شرفه عندما قال الحقيقة.



© M. Mounkoro

أعني بكلمة الأولية و كما كتب في سفر التكوين الأصحاح الثاني عندما كذبت الحية على المرأة حول نوايا وأقوال الخالق و المرأة صدقت الكذبة وأوصلتها لزوجها الذي صدقها بدوره. ومن ذلك الوقت صارت أقوال البشر ملطخة ولم يعد دورها ايصال الحقيقة و تسببت في فساد العلاقات بين البشر وأصبح الكذب "أمراً عادياً" بل وحتى صار معنى البشر هو الكذب.

غير أن ضميرنا الانساني لا يتقبل هذا الأمر هناك بداخلنا ما هو اولي أكثر من الكذب وهو قول الحقيقة فلقد خلقنا لنقول الحقيقة و لنكون احرار.

فنحن غير مجبرين اطلاقاً بفعل ما يفعله الآخرون و قمة حريتنا عندما نقوم بما عليه علينا ضميرنا دون أن نسمح للرأي العام أن يؤثر فينا فالإنسان النزيه هو الذي يقوم استبداد عبارة الأمر عادي.

ربما نحتاج لقليل من الشجاعة لمواجهة تابعات مقاومة الغش ولكن ومثل طالبة تيارت يمكن النجاح و التفوق دون استعمال الغش ودون تتبع قطع الكذابين . وان لم تتمكن من تحقيق النجاح في الحياة الاجتماعية لأننا صادقين فعلى الأقل ما نجنيه من كرامة و حرية هو أفضل نجاح.

الراهب هيوبرت



**Connaître et aimer saint Augustin
Aimer et connaître la basilique d'Hippone**

Dossier rassemblé par Dominique Henry

Avec Augustin

de la Cité d'Hippone à la Cité de Dieu

À travers les siècles, saint Augustin demeure le premier des Pères de l'Église. Avec saint Paul, il tient le rôle le plus important dans le christianisme des premiers siècles en Occident. L'auteur de *La Cité de Dieu* et des *Confessions* demeure, comme hier, un guide spirituel pour les hommes d'aujourd'hui. Ses immenses travaux restent, pour toujours et pour toutes les cultures, une référence.

La basilique d'Hippone, qui lui est dédiée, est le témoignage de sa présence parmi la population de l'Afrique du Nord, et tous les jours des femmes et des hommes de toutes confessions et de nombreux pays viennent ici prier et chercher la paix.

Hippone, la cité qui l'avait choisi comme évêque en 395, plongeait ses racines dans une histoire ancienne. Colonie phénicienne au XII^e siècle av. J.C., elle devient capitale des rois de Numidie sous le nom d'Hippo Regius. Elle est conquise au III^e siècle ap. J.C. par Rome qui liquide l'indépendance numide et marque de son empreinte l'urbanisme de la ville. Les fouilles ont révélé la magnificence de la cité d'Augustin, avec son théâtre, le forum, le marché, les thermes, le quartier chrétien et une grande église.

Augustin y a déployé une activité de tous les instants durant les 34 années de son épiscopat et jusqu'à sa mort. À son arrivée à Hippone en 391, la ville est largement christianisée. Les origines de la communauté chrétienne remonteraient à la fin du II^e siècle, vers 180. À cette date, vingt chrétiens furent martyrisés à Hippone. Augustin en parle. Malgré la christianisation, la colline qui dominait la ville antique, celle où s'élève aujourd'hui la basilique

Saint-Augustin, était encore, semble-t-il, un lieu où étaient célébrés des sacrifices païens.

Augustin l'Africain

Mais qui est cet Augustin ? Et pourquoi est-il arrivé à Hippone avant d'y être sacré évêque en 395 ? Son nom de naissance est Aurelius Augustinus. Il est né le 13 novembre 354, à Thagaste, l'actuelle Souk-Ahras. Son père Aurelius Patricius est un Numide romanisé, sa mère Monique est une vraie Berbère, chrétienne et d'une grande piété contrastant avec le paganisme traditionnel de Patricius, ce qui explique qu'Augustinus ne fut pas baptisé. La famille est de

condition modeste mais consacre aux études d'Augustin le peu de fortune dont elle dispose, à Thagaste d'abord, puis à Madaure, l'actuelle M'daourouche, et plus tard à Carthage. La langue maternelle d'Augustin est le latin.

Élève indocile, peut-être, mais élève doué, sans aucun doute : Augustin se signale dès sa jeunesse par ses capacités intellectuelles, son penchant pour la philosophie, son indépendance d'esprit.



L'appel dans le jardin à Milan

De Carthage où il a été étudiant puis enseignant, il va partir pour Rome, au grand dam de sa mère. Augustin est professeur de rhétorique ; il sera appelé à Milan pour enseigner. Plus que son itinérance de ville en ville, il faut suivre le chemin spirituel qu'Augustin va emprunter, en quête de la vérité qu'il trouvera en fin de compte au fond de lui-même. Carthage, capitale politique de l'Afrique et capitale du savoir et de la culture – et de tous les plaisirs – sera pour lui, avec la découverte de l'*Hortensius* de Cicéron, une première étape dans son chemin de conversion, prolongée par la fréquentation des manichéens à Rome, puis



Baptême d'Augustin

des néo-platoniciens à Milan. Dans cette ville, sa rencontre avec les chrétiens et surtout avec leur évêque Ambroise, achève et accomplit sa recherche, consacrée par le baptême qu'il reçut, à l'âge de 33 ans, des mains de saint Ambroise dans la nuit de Pâques de l'année 387, avec Adeodatus, son fils.

L'exceptionnelle diversité des sources spirituelles auxquelles Augustin s'abreuvait aura fécondé sa recherche de la vérité. Car sa conversion est le terme d'un cheminement où s'entremêlent les apports de sa Numidie natale, sa formation rhétorique à Carthage, ses relations avec le dualisme manichéen d'origine syro-persane, ses découvertes de Platon le grec à travers les écrits de Plotin d'Alexandrie, et enfin sa rencontre avec Jésus de Nazareth, à travers les lettres de Paul de Tarse et la méditation du prologue de saint Jean, comme à travers les exemples de moines du désert égyptien connus à Milan grâce à un témoignage reçu de Trèves en Germanie. Voilà le dialogue des civilisations à son époque !

Après son baptême, Augustin résolu de retourner à Thagaste, sa ville natale, où il pensait servir Dieu le plus utilement. Il y vécut trois ans seulement, en communauté avec ses fidèles amis Alypius et Possidius. Il fonde un monastère qui compta jusqu'à 80 moines. Cette retraite de Thagaste le préparait, à son insu, à la haute destinée que Dieu lui réservait.

Augustin arrive en 391 à Hippone pour rendre visite

à un ami ; mais il y est pour ainsi dire happé par la population chrétienne qui connaissait sa réputation et le voulait comme prêtre. L'évêque d'Hippone, Valère, l'ordonna ; puis le consacrant évêque, il le prit comme coadjuteur. La mort de Valère, survenue l'année suivante, laissa à Augustin la responsabilité de l'Église d'Hippone. Devenu « évêque malgré lui », il voudra rester « moine malgré tout », selon le mot d'André Mandouze. Il établit dans sa maison épiscopale une communauté de moines avec laquelle il vivait, ne cessant de travailler, de voyager, et d'écrire pour l'Église. Il portait en même temps une attention particulière aux pauvres et aux indigents.

C'est ainsi que pendant 40 ans environ, il dirigea la communauté chrétienne d'Hippone, prêchant presque chaque jour où il se trouvait présent – car en 40 ans il voyagea beaucoup -, réfutant par des écrits et des débats publics les thèses des Manichéens, des Donatistes, des Pélagiens, des païens et de tous les adversaires de la foi catholique.

Son nom devint si célèbre dans l'Église que la plupart des grands de l'époque tournaient les yeux vers Hippone. Les papes eux-mêmes envoyaient à Augustin les écrits hérétiques en le priant de les réfuter. Ses écrits et sa correspondance ont enrichi le patrimoine culturel et religieux de l'humanité. Ses œuvres font encore aujourd'hui autorité.

Sa mort survint le 28 août 430 ; il était dans sa 76^e année et souffrait de voir son pays envahi par les



Mort d'Augustin

Vandales, et sa cité épiscopale assiégée depuis plusieurs mois ; il mourut avant que les Vandales ne s'emparent d'Hippone et ne la dévastent. L'Église entière le pleura avec l'Afrique chrétienne où il n'avait cessé d'être le Numide de culture latine qu'il avait toujours été.

D'Augustin à la basilique Saint-Augustin

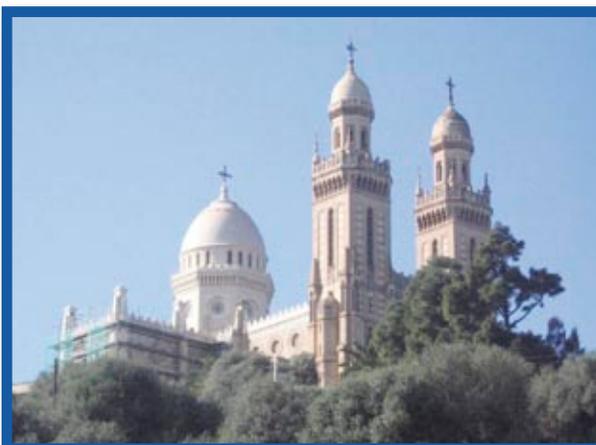
Après la mort d'Augustin et la chute d'Hippone entre les mains des Vandales, se succèdent des années de crise, la ville subissant des assauts divers ; progressivement, au déclin du monde antique, le site habité se transfère à 2 km plus au nord, prenant le nom de Bouna. La ville restera modeste ; seul le port excite la convoitise des grandes puissances maritimes ; la population ne dépassera pas dix à douze mille habitants atteints au XVII^e et XVIII^e siècle, pour tomber à quatre ou cinq mille au début du XIX^e siècle par suite des ravages de la peste, voire même à mille cinq cents environ au moment de la conquête française.

Avec la colonisation vient l'époque de la construction d'un sanctuaire au sommet de la colline d'Hippone, déjà lieu de pèlerinage tant il paraissait établi qu'Augustin y avait vécu... et y avait été enterré. Mgr Dupuch, premier évêque d'Alger, fit ériger dès 1839, à mi-coteau, un petit autel. Ce mausolée, aujourd'hui disparu, fut pendant longtemps considéré, faussement, comme le tombeau d'Augustin. Et pourtant, là est ancrée l'histoire de la basilique actuelle d'Hippone.

Mgr Dupuch était venu à Bône avec un projet grandiose : ressusciter Hippone qui gisait sous les débris des âges et jeter les fondations d'un groupe basilical comprenant basilique, bibliothèque, monastère et maison d'accueil. Cet ensemble devait s'étendre tout autour de la colline.

Ce projet ne vit jamais le jour. Ce fut le cardinal Lavignerie, archevêque d'Alger, qui donna corps à ces intentions, quarante ans plus tard. En juin 1881, il faisait l'acquisition du haut de la colline d'Hippone.

Une moitié en était cédée aux Petites Sœurs des Pauvres en vue d'y établir une maison pour personnes âgées, tandis que la partie face à la mer était réservée à la basilique. Il confia le projet à l'abbé Pougnet, prêtre-architecte du diocèse d'Avignon, qui entreprit d'ailleurs d'autres réalisations pour le Cardinal. La première pierre était posée le 9 octobre 1881. Les travaux allaient durer près de vingt ans. L'édifice fut consacré par Mgr Oury, archevêque d'Alger, le 29 mars 1900. Par décret du 22 avril 1914, Pie X éleva le sanctuaire au rang de basilique : l'Église le reconnaissait comme un édifice dédié à un personnage ayant fortement marqué la vie de l'Église en ce lieu ; ici, bien sûr, il s'agit d'Augustin. Dorénavant, l'histoire retiendra qu'il y a à Hippone « la basilique » Saint-Augustin.



La basilique Saint-Augustin

La basilique est, par son inspiration, les matériaux choisis et l'exécution, un vrai produit méditerranéen. L'abbé Pougnet prit en effet le parti de construire un édifice qui soit bien identifié comme une église, mais qui soit en même temps intégré dans l'histoire et dans le milieu naturel et culturel d'Hippone.

De fait, la basilique est conçue dans un style faisant une synthèse entre l'Afrique du Nord et Rome, entre l'Antiquité et le XIX^e siècle. Joseph Pougnet n'a pas voulu transporter en Afrique le style des églises construites en France à la même époque ; il a préféré un style romano-byzantin, évoquant le romain mais teinté d'allusions byzantines, avec un grand nombre de coupoles. Et il a ajouté avec une certaine profusion des allusions arabes, telles les décorations et frises mauresques à l'extérieur comme à l'intérieur.

Ainsi sont honorés les trois principaux peuples venus tour à tour dans cette région berbère : romains, orientaux et arabes ; l'architecte, en combinant les styles, voulait représenter Augustin comme un homme de dialogue, au carrefour des différentes civilisations. Et Augustin, le berbère, reste encore, par le monument qui lui est consacré, le chantre de

l'unité et de la paix qu'il fut pendant toute sa vie.

Du fond de la grande nef, la vue d'ensemble de l'intérieur permet d'admirer la sveltesse de l'édifice, les couleurs judicieusement distribuées et la lumière qui pénètre l'édifice. La nef, couverte d'un plafond à caissons, est en effet largement éclairée par un grand nombre de baies et autant de vitraux exceptionnels par leur qualité. Grand maître de la lumière, Pougnet a donné à l'édifice une luminosité majestueuse.

À ces vitraux exceptionnels, le décor ajoute d'autres richesses : les peintures de genre byzantin ornant les absides et sur lesquelles se détache la majestueuse inscription en lettres d'or : « Egregio Doctori nostro Augustino » - (À notre très illustre Docteur Augustin) ; les colonnes monolithes en granit rose soutenant les arcades byzantines ; les frises mauresques plaquées aux murs ; les statues portant chacune le titre d'un

même été reconfiguré et agrémenté d'un esthétisme buffet.

L'abside centrale est le centre de la dévotion envers l'évêque d'Hippone. Elle présente la relique du bras droit du saint, conservée dans une statue-reliquaire exposée dans une châsse en bronze doré. C'est l'unique relique vénérée à Hippone, Augustin reposant à Pavie. L'hommage rendu à saint Augustin s'exprime encore dans le bas-relief sculpté placé à la tribune centrale, et dans la statue monumentale en bronze élevée devant la basilique.

L'élégance de l'architecture de la basilique, la magnificence du décor intérieur, la lumière qui inonde partout le vaisseau basilical, les œuvres d'art que sont la chaire ou le maître-autel, les exceptionnels vitraux qui font flamboyer la décoration intérieure, tout cela ne doit pas faire oublier qu'en créant



© Philippe Marquand

ouvrage d'Augustin ; un chemin de croix aux tableaux finement sculptés ; et par-dessus tout, la magnifique chaire et le maître-autel qui sont des chefs-d'œuvre du sculpteur Jules Cantini, associant onyx, porphyre et marbres de diverses couleurs, pour constituer comme un bijou spécial dans l'ensemble de l'édifice. La plupart des matériaux utilisés dans la construction ont été tirés du sol algérien. Les marbres ont été extraits de carrières de l'Est constantinois : marbre de Guelma, marbre blanc de Filfila, onyx translucide d'Aïn-Smara. Tous sont d'une rare finesse de grain et d'une étonnante richesse de tons et de nuances.

Le transept gauche est plus spécialement dédié à saint Augustin et aux premiers martyrs de Numidie, tandis que le transept droit célèbre Augustin et sa mère Monique. La tribune de ce transept va recevoir, suite à la restauration de la basilique l'orgue qui a lui-

un monument vraiment digne du génie de saint Augustin, c'est à Dieu même que ceux qui l'ont édifié – et aujourd'hui ceux qui l'ont restauré - rendent un hommage suprême.

La restauration de la basilique, un signe aux multiples dimensions

La basilique Saint-Augustin d'Hippone, si magnifique aujourd'hui, était pourtant bien délabrée il y a seulement trois ans. Elle a été restaurée entre 2010 et 2013, grâce à un bel ouvrage et un puissant effort de charité fraternelle comme de solidarité citoyenne. Les pages *Patrimoine* de notre revue exposent *comment* la restauration a été effectuée. Mais avant d'en arriver là, il fallait se poser la question du *pourquoi* : pourquoi le diocèse de Constantine et Hippone devait-il s'engager dans cette aventure ?

La réponse première est que l'Église, propriétaire des

lieux, ne pouvait laisser aller à sa ruine un édifice de cette qualité. Il fallait bien prendre une initiative de sauvegarde. Mais cette réponse première, liée aux objectifs techniques de la restauration exposés dans les pages *Patrimoine*, ne suffit pas.

Bien sûr, il ne s'agissait pas d'une initiative prise dans l'intérêt du propriétaire, mais bien d'une initiative engagée dans l'intérêt général de préservation du patrimoine de l'Algérie pour les générations à venir. Les mécènes du projet partageaient le point de vue du diocèse sur l'ardente obligation de sauvegarder ce patrimoine national. Pour autant la restauration envisagée n'était-elle qu'un projet de réhabilitation matérielle d'un édifice, vestige du passé, dégradé par le temps ? La restauration n'était-elle pas le signe d'une réalité plus fondamentale ?

Pour l'Église, une deuxième réponse à ce *pourquoi* est en effet immédiate.

L'édifice est le symbole d'une présence ancienne de l'Église sur la terre d'Algérie, remontant aux premiers siècles du christianisme. Depuis 120 années, elle est restée un lieu de prière. Le diocèse ne pouvait donc laisser se perdre un édifice chargé de tant de signification et construit en un lieu si pénétré de la présence d'Augustin. En ce sens, la restauration de la basilique n'était pas un enjeu pour le seul diocèse de Constantine : c'est l'Église d'Algérie, en ses quatre diocèses, qui fait mémoire de sa présence sur le sol d'Afrique du Nord depuis des siècles, c'est l'Église universelle qui, appuyée sur la présence d'Augustin ici il y a 1600 ans, se reconnaît encore aujourd'hui ici dans une présence active et efficace. Tous les chrétiens veulent honorer Augustin et rendre grâce dans ce geste de restauration. Et sans parler à leur place, on peut dire que nos amis algériens n'auraient pas compris qu'un lieu si chargé d'histoire et de symboles chrétiens fût délaissé et abandonné par l'Église.

Mais en même temps, il est clair pour tous que, même

si la basilique reste un lieu de culte, sa restauration n'était pas conçue comme un projet culturel. C'est un projet culturel, par la mise en valeur du patrimoine national, et un projet interculturel, par le dialogue entre les cultures qu'il autorise : le monde de l'Islam et le monde occidental se sont, dans l'histoire, trop souvent opposés, le plus souvent par ignorance des richesses des uns et des autres, pour regarder encore la basilique comme un symbole du passé ; nous devons au contraire la considérer aujourd'hui dans sa vocation à être un lieu de rencontre entre deux cultures appelées à mieux se connaître.



Détail du porche mauresque

Ce signe d'espérance en un avenir partagé a aussi d'autres expressions, avec la transmission des savoir-faire à de jeunes Algériens formés sur le chantier ; avec les retombées économiques et touristiques locales de l'opération ; avec la coopération, exemplaire et génératrice de confiance réciproque, mise en œuvre pour restaurer l'édifice.

En définitive, au-delà de la dégradation de l'édifice, la raison fondamentale de la restauration de la basilique tient à la valeur symbolique et interculturelle de l'édifice et de sa restauration elle-même. La basilique Saint-Augustin se trouve au cœur d'un patrimoine commun aux pays riverains de la Méditerranée. À sa manière, la basilique d'Hippone est un de ces hauts lieux où l'appartenance de chacun à son propre univers culturel ne fait pas obstacle à la rencontre avec la culture d'autrui, l'une et l'autre s'enracinant dans l'universalisme de valeurs partagées. Sur la colline d'Hippone, la mémoire d'Augustin – Augustin l'Africain, Augustin l'universel – est ce lien qui réunit, aujourd'hui et pour l'avenir, deux mondes, chacun attaché à sa culture en reconnaissant l'intérêt de partager celle de l'autre.

Les partenaires publics, algériens ou étrangers, les entreprises, nationales ou privées, ont bien ressenti ces enjeux culturels et interculturels. Preuve en est le florilège de témoignages qu'ils ont donnés,

chacun exposant les raisons qu'il avait de se joindre au projet et soulignant ce que la restauration apportait à la compréhension mutuelle des hommes, des cultures et des religions.

Ainsi la restauration de la basilique Saint-Augustin repose-t-elle avant tout sur cette signification profonde : le rapprochement des communautés et la construction aujourd'hui d'un espace méditerranéen porteur d'avenir et de fraternité entre tous ceux qui aiment la terre d'Algérie.

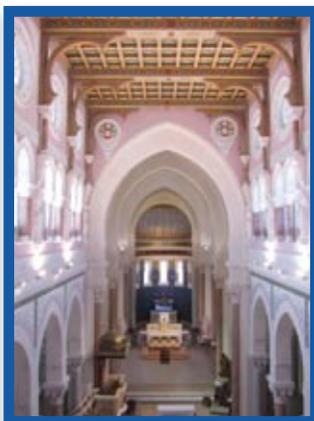
Universalité d'Augustin

Augustin a toujours interpellé l'intelligence et le cœur de l'homme. Il a écrit à peu près sur tous les sujets qui concernaient l'Église de son époque. La fameuse inscription portée sur la fresque du Latran¹ du VI^e siècle le dit bien : « Les divers Pères ont expliqué diverses choses, mais lui seul a tout dit en latin, expliquant les mystères dans le tonnerre de sa grande voix ». Beaucoup de thèmes qu'il a traités concernent l'Église de toujours. Les questions qu'il aborde dépassent le cadre ecclésial *stricto sensu* pour interroger l'histoire de l'humanité, et les réponses qu'il apporte conservent leur pertinence pour les hommes de tous les temps. D'un tempérament passionné, il incarne en sa vie et dans son œuvre les misères d'une humanité sans repère en même temps qu'il montre le chemin qui conduit à la restauration de cette humanité et au vrai bonheur de l'homme.

Augustin a surtout été un chercheur de Dieu : quand il était simplement catéchumène, pas encore



© Philippe Marquand



bien décidé à recevoir le baptême (« Tu étais avec moi et je n'étais pas avec toi », *Conf.* ch. X) ; quand il voulait découvrir le vrai Dieu, assoiffé qu'il était de vérité et d'Amour (« j'ai goûté, et j'ai faim et j'ai soif ; tu m'as touché et je me suis enflammé pour ta paix », *Conf.* ch. X) ; quand il songeait aux orientations à donner à sa vie, puis

quand, baptisé, devenu très rapidement moine et prêtre, puis évêque, il défendait la foi catholique face à de nombreuses hérésies ; quand, nourri par la lecture constante de la Bible et la rencontre de Dieu dans la prière, il annonçait, à travers sa prédication quotidienne, les fondements de la foi – tout en contribuant à préciser la doctrine catholique.

Son expérience personnelle lui a révélé progressivement l'infini de la miséricorde de Dieu. Aussi Augustin est-il revenu très souvent sur la question de la « grâce ». Prenant part aux très importants débats de son époque, il défendit toujours la « gratuité » de l'Amour de Dieu qui ne doit rien à nos mérites (*cf.* ses écrits contre Pélage), posant, dans cette perspective, la difficile question de la volonté et de la liberté de l'homme. On a désigné Augustin comme « le Père de la grâce », et l'on retrouve dans toute son œuvre ce thème principal de la grâce de Dieu.

S'il y a une œuvre où cette pensée s'exprime pleinement, ce sont certainement les *Confessions*. Celles-ci ne sont pas une biographie au sens moderne du terme. Elles sont l'histoire d'une humanité en perte, une interrogation sur l'énigme qu'est l'homme et sur la

grande misère de l'existence humaine. Elles sont en même temps le chant de la miséricorde de Dieu et de la grâce divine qui, en donnant sens à l'humanité,

¹ La cathédrale de Rome Saint-Jean de Latran.



Vision d'Ostie

mène l'homme à lui-même et à son véritable bonheur. Dans les *Confessions*, l'histoire tragique d'Augustin et celle de l'humanité s'entremêlent et se présentent comme étant une seule histoire.

Dans le *De Trinitate* (traité sur la Trinité), Augustin s'explique sur le fondement ultime de l'amour humain. Ce fondement, affirme Augustin, est Dieu, amoureux de l'homme, l'Être subsistant qui crée l'homme à son image et à sa ressemblance : l'Amour qui Est fait exister l'homme comme amour. L'Amour divin est, par sa propre essence, éternel. Créé à l'image de cet amour éternel, l'homme est désir d'éternité. Seul un bonheur qui se consume dans l'éternité peut satisfaire le désir de bonheur de l'homme. Autrement dit, « la vie sera bienheureuse quand elle sera éternelle » (*La Cité de Dieu*). La vie éternelle est jouissance de Dieu. L'homme trouve son bonheur quand son amour se fait un avec l'amour divin.

Mais l'homme livré à lui-même ne peut faire que le mal, et sa liberté n'est qu'un esclavage. Pour que l'homme sorte de cet état malheureux, il lui faut un sauveur. Pélagé avait affirmé qu'en dépit du péché originel, la nature était foncièrement bonne et que l'œuvre du Christ consistait principalement à montrer le chemin de la perfection. Rien de plus blasphématoire pour Augustin ! Car, pour lui, l'homme a besoin de quelqu'un, qui le reforme intérieurement, lui permettant de vivre libre sous la grâce.

Ce sauveur, c'est le Christ en qui Dieu s'est abaissé pour guérir l'orgueil de l'homme. En donnant sa vie, le Christ fait de l'homme une créature nouvelle capable de vivre une véritable liberté qui l'achemine vers son véritable bonheur éternel. L'acte rédempteur du Christ est une pure manifestation de la miséricorde de Dieu et un don gratuit : c'est une grâce « en laquelle [Dieu] nous fait justes non par notre justice mais par la sienne, si bien que notre justice véritable est celle qui nous vient de lui » (*De gratia Christi*, I, 52). Constitué homme libre sous la grâce, chaque homme peut maintenant, dans sa propre histoire, vivre une vie digne et marcher, en dépit de sa fragilité et de la lutte qu'il doit continuer à soutenir contre le mal, vers la patrie de sa destinée qui est la vie heureuse en la jouissance de Dieu.

Car la patrie de sa destinée n'est pas à rechercher dans les réalités terrestres mêmes poussées à leur perfection. Dans *La Cité de Dieu*, Augustin affirme que la Cité de Dieu ne se confond pas avec une réalité humaine comme l'Empire romain, ni même avec l'Église catholique. Il écrit *La Cité de Dieu* après la chute de Rome, pour raconter une histoire spirituelle de l'humanité.

Dans cet ouvrage majeur, il émet des jugements sévères contre Rome, dans tous les domaines où les droits humains ne sont pas respectés. La résistance d'Augustin aux injustices de l'Empire romain mérite d'être lue et comprise comme une pressante invitation aujourd'hui à lutter pour la justice et pour la paix. Le message adressé aux hommes de son temps porte la même exigence pour tout homme en tout lieu.

Ainsi l'universalité d'Augustin ne vient-elle pas seulement de la diffusion de sa pensée bien au-delà de l'Afrique romaine de son temps, et aujourd'hui bien au-delà de l'Europe. L'universalité d'Augustin se situe à un niveau plus profond que celui de l'extension temporelle et géographique de son influence. Elle ne cesse de se manifester par la permanence des questions qu'il s'est posées et par la signification des réponses qu'il a proposées. Son interrogation sur l'histoire de l'humanité, portée par une réflexion de croyant, à la recherche d'une lecture religieuse de l'histoire, devient une théologie de l'histoire. *La Cité de Dieu* est de toute évidence la réponse d'Augustin à une question universelle.

Basilique Saint-Augustin d'Hippone

La restauration est achevée !

La basilique Saint-Augustin d'Hippone constitue un édifice de première importance pour le patrimoine architectural de l'Algérie. Son histoire, son élégance comme la richesse de son décor ont été présentées ailleurs dans le dossier de ce numéro.

La basilique, plus que centenaire, se trouvait dans un état de dégradation avancée il y a 20 ans déjà. Mgr Piroird, après quelques travaux d'urgence dans les années 2000, décidait de « prendre le taureau par les cornes » et confiait en 2006 une mission de maîtrise d'œuvre à Xavier David, architecte de la restauration de Notre-Dame d'Afrique à Alger.

Les structures de la basilique d'Hippone ne se trouvaient heureusement pas atteintes, mais il fallait intervenir de manière conséquente pour reprendre les couvertures, ainsi que les étanchéités des terrasses et des dômes qui présentaient des fissures, sources de dégradation des maçonneries. Les protections des baies étaient souvent cassées, laissant l'eau entrer largement ; les vitraux, mal posés à l'origine, étaient déformés ou cassés, et n'assuraient plus l'étanchéité de la basilique.

Ces défauts multiples avaient créé des dommages sur les façades, ainsi que sur les murs et le décor intérieurs. L'état des plafonds en bois faisait craindre pour la sécurité du public. La chute de lourdes rosaces ornant les plafonds, qui s'était déjà produite, devenait un danger imprévisible. Les vitraux cassés et les dégradations ou surfaces verdâtres visibles sur les façades donnaient une impression d'abandon de l'édifice.

La restauration de la basilique s'avérait ainsi nécessaire et urgente, pour mettre le public en sécurité, pour assurer la pérennité de la construction et pour préserver l'intégrité esthétique de l'édifice.

Renouveau

Les travaux de restauration se sont déroulés presque simultanément sur tous les fronts du chantier, dans l'espace intérieur et à l'extérieur de la basilique, sur les parties hautes comme sur les parties basses. Schématiquement, le chantier a progressé du chevet vers le porche, et du haut vers le bas.

Le chantier, ouvert en novembre 2010, s'est achevé fin mai 2013, hormis les travaux du parvis terminés en septembre. Commencé du côté du chœur en

s'attaquant à la tour-lanterne, le travail a très vite traité ce qu'il y avait de plus urgent, avec la réfection des toitures, et en même temps, la restauration des façades latérales, abordée aussi du côté du chevet en progressant vers le porche. Les travaux ont atteint enfin la façade principale, avec d'abord la tour-clocher gauche, sérieusement endommagée, puis le porche et, pour terminer, la seconde tour-clocher achevant la restauration, au printemps 2013.

Le chantier a nécessité la mobilisation d'un grand nombre de compétences techniques, notamment pour refaire l'étanchéité des toitures et des dômes et terrasses et pour reprendre tous les enduits de façades. De jeunes Algériens, employés sur le chantier, ont bénéficié d'une formation par transfert de savoir-faire.

Les vitraux, une centaine de grands vitraux et une trentaine de rosaces, ont fait l'objet d'une attention



Vitrail sainte Monique avant restauration



Vitrail sainte Monique après restauration

particulière. La restauration, complète et parfaite sur le plan artistique, a été réalisée par les maîtres-verriers Jean-Bernard Dhonneur et Vincent Peugnet. Les verrières ont été doublées d'une protection extérieure en verre feuilleté contre le vent, la pluie et les oiseaux.

À l'intérieur, toutes les rosaces en plâtre au plafond de la basilique ont été consolidées, et les enduits des parois de l'édifice comme le décor de peinture ont été repris.

La remise en valeur a été conduite jusque dans les détails du « mobilier ». La châsse de saint Augustin a été nettoyée délicatement, éclairée de l'intérieur

et sa dédicace restaurée pour être maintenant lisible. La magnifique chaire et le grand autel, en onyx et marbres précieux, ont été nettoyés. Les peintures murales particulièrement raffinées des trois absides ont été restaurées après reprise des supports dégradés par les infiltrations d'eau.



Façade restaurée

Cette magnifique restauration se prolonge dans la nuit grâce à une mise en lumière pour rendre visible la basilique de très loin ; en soirée, l'intérieur est mis en valeur pour les cérémonies ou les manifestations culturelles. L'orgue, muet depuis plus de trente ans, est lui aussi restauré et sera mis en place au printemps 2014.

Ainsi renaît la basilique Saint-Augustin, au terme de trente mois de soins intensifs rendant toute sa beauté originelle à l'édifice. La restauration proprement dite s'est accompagnée de travaux préparatoires nécessaires au bon déroulement du chantier (adduction des fluides), de l'aménagement du parvis et de travaux complémentaires pour une bonne utilisation pastorale de la crypte après le départ des équipes de chantier.

Le coût de la restauration, proche de 500 millions de dinars, a été financé par des fonds algériens pour environ 300 millions dont 200 de fonds publics, par des concours publics et privés étrangers et par l'aide des Églises-sœurs de l'Église d'Algérie.

Les artisans de la restauration

Le diocèse a fait appel aux équipes qui avaient si bien réussi la restauration de la basilique Notre-



Dôme central en travaux

Dame d'Afrique : la maîtrise d'œuvre a été confiée à Xavier David, architecte à Marseille; les travaux ont été attribués à l'entreprise A. Girard, d'Avignon, spécialisée dans la restauration des Monuments Historiques ; les vitraux ont été restaurés par l'Atelier du Vitrail Cassiopée de Marseille (J.-B.

Dhonneur & V. Peugnet) ; et le décor mural intérieur par Annie Andrès, restauratrice d'art à Montpellier ; le plan-lumière a été conçu par Géraud Périole, de Bordeaux ; l'orgue est restauré par Jacques Nonnet, facteur d'orgues à Grenoble.

Tous ont travaillé de manière admirable et produit une œuvre plus admirable encore ! Avec une mention spéciale pour l'extraordinaire renaissance du chef d'œuvre que constituent les vitraux de la basilique, en péril avant travaux et rendu à la lumière par les maîtres-verriers. Qui se souviendra désormais de la pénombre dans laquelle le visiteur plongeait autrefois en pénétrant dans la basilique ? Aujourd'hui, la basilique apparaît dans toute la luminosité qu'avait imaginée Joseph Pougnet, le père du projet en 1880.

L'Association Diocésaine d'Algérie rend un hommage reconnaissant à ceux qui ont été les artisans enthousiastes du renouveau de la basilique. La gratitude de l'Association s'adresse aussi, bien sûr, à tous les mécènes de la restauration. Sans leur engagement, la basilique ne pouvait renaître.

L'association amie, ARENDA, de Marseille, a apporté au diocèse conseils et assistance technique ; les membres, en particulier Bruno Barthe, méritent aussi notre reconnaissance. Mais par-dessus tout, il faut adresser de vifs remerciements à Laurent Bercher, économiste du diocèse et responsable du projet sur le site d'Hippone. Il s'est dépensé sans mesurer sa peine de bout en bout de la restauration, travaillant en lien avec les recteurs, Raphaël Abdilla jusqu'en 2011, puis Ambroise Tshibangu. Sans lui, le projet n'aurait pas connu la même réussite.

Dominique Henry

Saint Augustin et la lumière de la foi

En cette année de la foi, Bernard Jobert, Chanoine régulier de saint Augustin, qui arrive en Algérie dans le diocèse de Constantine, nous dit, en présentant deux extraits de son œuvre, la pertinence d'Augustin pour soutenir aujourd'hui encore l'ardeur et l'intelligence de notre foi.

La toute nouvelle encyclique *LUMEN FIDEI* de notre pape François est imprégnée de la pensée d'Augustin. Ce dernier est cité dans huit paragraphes de l'encyclique. Méditons donc Augustin avec ceux qui se réclament de lui pour insister sur le salut par la foi seule, sans oublier sa grande vision des sacrements, et des œuvres de la charité !

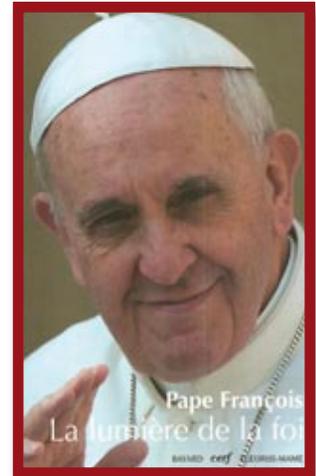
Déjà trop parlé, mieux vaut le laisser nous guider.

« Le chemin de la foi nous mènera au bonheur de contempler face à face ce que nous voyons à présent comme dans un miroir et de façon confuse (1 Co 13,12). Même les plus petits, pourvu qu'ils marchent avec persévérance sur le chemin de la foi, parviennent à la joie de cette vision. D'autres au contraire, bien qu'ayant déjà connaissance de cette nature invisible, immuable, incorporelle, refusent le chemin qui mène à cette joie éternelle. Jésus, le Christ crucifié, qui en est le chemin leur semble une folie. Ils ne peuvent alors parvenir jusqu'à la demeure de la paix et du repos dont la lumière arrive, il est vrai, jusqu'à leur esprit, mais comme un reflet lointain et confus. Je t'écris tout ceci pour te faire arriver, par la foi, à l'amour et au désir de l'intelligence. Une raison authentique nous y conduit et la foi y prépare notre cœur. Il ne faut pas rejeter toute espèce de raisonnement, parce qu'il s'en trouve de faux. De même, il ne faut pas rejeter la raison, parce qu'on en rencontre parfois une qui est fautive, déviée. Si la foi qui nous revêt de piété n'avait



Portrait le plus ancien d'Augustin
(VI^e siècle, Latran, Rome)

pas précédé dans notre cœur ce travail de la raison, avertissement extérieur mêlé à la lumière intérieure de la vérité, et par lequel nous découvrons la fausseté de ces opinions, n'est-ce pas inutilement que le vrai se ferait entendre à nous ? Mais parce que la foi a fait ce qui lui appartenait, il a été donné à la raison de découvrir quelques-unes des choses qu'elle cherchait » (Lettre 120, 4-8, extraits)



Pape François
La lumière de la foi

Et Augustin nous invite surtout à de bonnes relectures intérieures. La foi est don de Dieu et soif de le connaître amoureusement :

« Ainsi averti de revenir à moi, j'entrai dans le plus secret de mon âme, aidé de ton secours. J'entrai, et j'aperçus de l'œil intérieur, si faible qu'il fût, au-dessus de cet œil intérieur, au-dessus de mon intelligence, la lumière immuable ; non pas cette lumière ordinaire perceptible à toute chair (...). Cette lumière était d'un ordre tout différent. Et elle n'était point au-dessus de mon esprit, comme de l'huile à la surface de l'eau, et le ciel au-dessus de la terre ; elle m'était supérieure, comme auteur de mon être ; je lui étais inférieur comme son ouvrage. Qui connaît la vérité voit cette lumière, et qui voit cette lumière connaît l'éternité. L'amour est l'œil qui la voit.

O éternelle vérité ! ô vraie charité ! ô chère éternité ! Tu es mon Dieu ; après toi je soupire, jour et nuit ; et dès que je pus te découvrir, tu m'as soulevé, pour me faire voir qu'il me restait infiniment à voir (...). Et je me trouvais bien loin de toi, aux régions souterraines où j'entendais à peine ta voix descendue d'en-haut : « Je suis la nourriture des forts ; crois, et tu me mangeras. Et je ne passerai pas dans ta substance, comme les aliments de ta chair ; c'est toi qui passeras dans la mienne. » (*Confessions* VII, 16)

Bernard Jobert, CRSA



Foi de musulmans

L'expérience spirituelle de nos amis musulmans peut aussi être un soutien pour notre propre élan de foi. Deux d'entre eux ont accepté de nous dire ce que représente la foi dans leur existence.

Assoiffée

C'est une joie d'avoir cette occasion de parler de ce qui est le centre de ma vie : ma relation avec Allah. D'un autre côté, quels mots pourront traduire ne serait-ce qu'un soupçon de la miséricorde et de la bonté dont Il m'entoure ?

Le premier mot qui me vient pour approcher le sentiment de mon cœur envers mon Dieu, c'est l'Amour.

Comment ne pas aimer Celui qui est tout le temps avec moi, m'entend, me connaît et tout ça pour me protéger, m'aider et me guider dans un monde où je suis si faible, si fragile et si impuissante.

Combien de fois je me suis sentie seule, et Il était le seul à dissiper la solitude de mon cœur dès que je me dirigeais vers Lui.

Combien de fois j'ai été dans le désarroi et Il était le seul à m'apporter avec une douceur extrême le réconfort et la guidance la plus éclairée qui puissent être.

Je ne peux que fondre d'amour en me rappelant toutes les fois où je me suis dirigée vers Lui dévorée par une douleur profonde et, comme le sucre fond dans l'eau, mon mal fondait dans la miséricorde du Miséricordieux et cela dans les secondes qui suivent ma prière.

Jamais je ne pourrai compter mes fautes ni mesurer le mal qu'elles ont causé, malgré cela Il n'arrête jamais de nous promettre son pardon autant de fois que nous le demandons.

Comment ne pas aimer Celui qui m'a donné la vie, cette immense chance de Le connaître et d'être à son service et celui de sa créature.

Pourquoi Allah nous offre-t-il une si grande miséricorde ?

Une seule réponse possible : Il nous aime.

C'est vrai que je L'aime mais c'est Lui qui m'a d'abord aimée.

L'assoiffée d'Allah, Aïcha Naïli

À recharger, comme un portable !

La foi n'est pas le fruit d'une réflexion intellectuelle, mais quelque chose que Dieu met en notre cœur. Comme l'amour, on ne peut pas l'expliquer.

Je me suis toujours inspiré des prophètes. Noé par

exemple, tout le monde se moquait de lui quand il construisait l'arche, et il a été sauvé par sa foi. Je suis ibadite, et nous avons des maîtres spirituels qui transforment des idées célestes en action (action sociale, pour la justice, etc.). Quelqu'un à qui je dois beaucoup est le cheikh Brahim Bayoud (1899-1981).

Pour agir conformément aux principes coraniques, je me pose toujours la question du licite et de l'illicite. Mais à cause de la foi, on va porter secours à une personne en détresse quelle que soit son origine. Un jour, j'ai aidé des gens en panne qui portaient une croix autour du cou, des Syriens chrétiens qui travaillaient ici. Personne ne s'arrêtait. La foi se

nourrit en se mettant au service des gens, pour plaire à Dieu, pas en vue d'une récompense.

Face aux difficultés de la vie quotidienne (l'arrogance de ceux qui détiennent du pouvoir), dans les moments durs (accident, perte d'un proche), la foi est un réconfort. Elle me permet de supporter les insultes, les injustices, les incivilités, plutôt que de rendre le mal pour le mal. J'avais un poste de directeur des relations humaines, c'était souvent difficile, et avec la foi, j'ai pu affronter les problèmes. Sinon, j'aurais démissionné.

La foi, pour moi, c'est comme un portable, il faut toujours la recharger.

Pour finir, j'aimerais adresser un message de paix aux lecteurs de *Pax et Concordia*. On est tous frères, quelles que soient nos convictions religieuses, et nous devons construire un monde où chacun trouvera sa place.

Abderrahmane Lassaker



Palais du Bardo - Alger

Une Assemblée Inter-Diocésaine d'Algérie (AIDA)

Lettre des évêques d'Algérie

Chers frères et sœurs,

En septembre 2004, il y a bientôt dix ans, s'est tenue la première Assemblée Interdiocésaine de l'Église catholique d'Algérie en ses quatre diocèses. Cette Assemblée, qui avait mobilisé plus de cinq cents personnes réparties en soixante-dix groupes de réflexion durant l'année préparatoire, avait donné lieu à une lettre des quatre évêques intitulée « Vers une nouvelle étape spirituelle et apostolique ».

Lors de cette Assemblée qui venait après la décennie noire durant laquelle l'Église avait « tenu » dans la tourmente, nous étions encouragés à nous rendre disponibles à de « divines surprises ». Cet inattendu pouvait alors se discerner par exemple dans le possible avènement d'une Église davantage composée de chrétiens algériens ou encore dans l'arrivée stimulante d'étudiants subsahariens.

Dix ans après, le temps est venu de faire « étape » selon l'expression employée par les évêques dans leur lettre d'envoi ; afin de mesurer le chemin parcouru, de mesurer aussi les écarts entre nos espérances d'alors et la réalité d'aujourd'hui (pour l'Église et pour le pays). Les surprises ne sont pas divines parce qu'elles sont bonnes, il y a eu aussi des surprises difficiles à vivre, des désillusions à accepter durant ces dix dernières années. Mais les surprises sont divines si, à travers les déplacements auxquelles elles appellent, quelque chose de la présence de Dieu se donne finalement à entrevoir de façon inédite. Pour cela, il faut prendre le temps de s'arrêter et de faire silence. Avant de mieux repartir.

C'est à cette démarche que nous vous appelons. Plus qu'une assemblée de type synodal au cours de laquelle des orientations pastorales sont dégagées, nous sommes invités, à travers nos témoignages de vie à chacun, à regarder ensemble le neuf qui est advenu durant ces dernières années. Les initiatives nouvelles ne manquent pas, et c'est à travers elles aussi que se dessine la prochaine étape spirituelle

et apostolique de notre Église en Algérie.

Une bonne partie d'entre nous est arrivée en Algérie après l'assemblée de 2004. Mais pour eux aussi les déplacements n'ont pas manqué entre ce qu'ils imaginaient trouver en arrivant et ce qu'ils ont découvert jour après jour du pays, de l'Église et aussi d'eux-mêmes. Ce sont ces expériences, aussi diverses que nous sommes divers, que nous voudrions rassembler, partager et interroger.

Dans cette démarche, nous pourrions nous inspirer du récit des pèlerins d'Emmaüs. À cause de leur espoir déçu, ils avançaient tout tristes sur la route et leur conversation tournait en rond. Rejoints par un inconnu, ils ont peu à peu découvert un sens nouveau aux événements qui venaient de se passer à Jérusalem et qui les avaient surpris et déroutés. Mais ce n'est qu'à l'étape qu'ils reconnaîtront cet inconnu à la fraction du pain, au moment où il disparaîtra de leur regard. Tout heureux, ils pourront alors se remettre en chemin et témoigner qu'il est vraiment ressuscité.



Un comité de pilotage composé de Marie-Christine Rousseau, Gosia Jablonska, Christophe Ravel, Michel Guillaud, Dominique Lebon et de Jean-Paul Vesco en qualité d'évêque accompagnateur a été constitué et s'est déjà réuni deux fois. En septembre un document de travail détaillera le déroulement de cette année, tout entière orientée par cette réflexion interdiocésaine, et qui s'achèvera par une assemblée à l'automne 2014. La forme que prendra cette assemblée de clôture et sa date ne sont pas encore définitivement arrêtées.

En la fête des saints Pierre et Paul, 29 juin 2013.

+ Ghaleb Bader, archevêque d'Alger
 + Claude Rault, évêque de Laghouat
 + Paul Desfarges, évêque de Constantine & Hippone
 + Jean-Paul Vesco, évêque d'Oran



Une Année Interdiocésaine 2013-2014 pour faire étape ensemble

En cette année 2013-2014, **nous sommes invités par nos évêques à faire étape, 10 ans après l'Assemblée Interdiocésaine de 2004, pour « mesurer le chemin parcouru, mesurer aussi les écarts entre nos espérances d'alors et la réalité d'aujourd'hui (pour l'Église et pour le pays) ».**

Ensemble

Peut-être avez-vous participé à l'Assemblée interdiocésaine de 2004, à un groupe de préparation ou à la rencontre elle-même ? C'était à la fin des années de terrorisme, l'espoir d'une étape nouvelle pour l'Algérie. À l'issue de cette rencontre, les évêques avaient promulgué un document intitulé « **Vers une nouvelle étape spirituelle et apostolique** », que l'on peut demander dans les paroisses, communautés et évêchés.

Mais peut-être êtes-vous arrivés après 2004, prenant la route avec l'Église catholique, ou arrivant d'un autre pays. Vous êtes venus portés par un désir, un appel, une promesse...

Pour nous tous, cette année 2013-2014 sera l'occasion de faire étape. C'est l'invitation que nous ont lancée les évêques des quatre diocèses dans une lettre datée du 29 juin 2013.

Une année interdiocésaine en trois temps
Nous vous proposons de vivre cette étape en trois temps.

1. De septembre à décembre 2013, **le temps des récits**, avec les disciples d'Emmaüs. Cette étape donnera lieu à une assemblée intermédiaire les 17 et 18 janvier.

2. De février à juin 2014, **le temps de la**

reconnaissance (« à la fraction du pain »).

Les pistes pour vivre ce temps seront données suite à l'assemblée de janvier.

3. De l'été à octobre, **le temps du rassemblement** (« ils retournèrent à Jérusalem »).

Un grand rassemblement interdiocésain aura lieu en octobre 2014.

Un premier temps avec les pèlerins d'Emmaüs

« **De quoi parlons-nous en chemin ?** » sera notre première question, avec les disciples d'Emmaüs. Elle nous conduira à partager nos récits de vie qui seront rassemblés et travaillés par une assemblée intermédiaire qui se réunira à Alger les **17-18 janvier 2014**.

À cette assemblée **seront présents des représentants de chacune de nos villes et communautés**. Ils pourront

s'approprier les fruits de ce travail, à l'aide d'intervenants algériens et de frère Timothy Radcliffe op, qui vivra cette étape avec nous en janvier et en octobre 2014.

Les travaux de cette assemblée permettront de lancer la deuxième étape de l'année, celle de la reconnaissance qui nous préparera au rassemblement d'octobre.

Bonne année interdiocésaine à tous!

Le 1^{er} septembre 2013

*Marie-Christine Rousseau, Ghardaia
Gosia Jablonska et Christophe Ravel, Alger
Michel Guillaud, Batna
Dominique Lebon, Tiaret
avec Jean-Paul Vesco, évêque d'Oran*



Dans le nouveau tramway de Constantine

Diocèse d'Alger

La vie monastique aujourd'hui dans le diocèse



Deux ans après la mort brutale de nos frères moines en 1996, les cisterciens décident de rouvrir le monastère. Ils s'installent à Notre-Dame d'Afrique et montent une fois par semaine pour faire renaître la vie dans ce lieu. L'essai est trop difficile et les trappistes quittent Tibhirine et l'Algérie le 21 mai 2001. Le père Jean-Marie Lassausse, prêtre de Pontigny, arrive en septembre 2001 pour prendre la relève : prier au monastère, être présent aux habitants et assurer les salaires en entretenant l'exploitation, en particulier des arbres fruitiers tout récemment plantés. En 2007, à la suite d'un appel de Mgr Teissier, les Moniales de Bethléem font un essai de vie au monastère, J.-M. Lassausse poursuivant l'exploitation du jardin avec des voisins. Leur choix est celui des Chartreux et ne convient pas pour vivre à Tibhirine où l'accueil s'intensifie et la présence au voisinage est maintenue. Elles s'installent définitivement à Alger à partir de septembre 2009. Elles nous donnent ici un aperçu de leur vocation et de leur vie de communauté priante dans l'Église d'Algérie aujourd'hui.

Depuis cinq ans, nous vivons en Algérie sur la demande de Monseigneur Teissier. Après les douloureuses « années noires » et la lourde épreuve de Tibhirine, il voulait que la prière maintenue par nos frères cisterciens pendant des années et qui ne cessait d'habiter le cœur de tant de leurs amis, puisse de nouveau se perpétuer en ce lieu.

C'est ainsi que nous sommes arrivées en Algérie... et nous sommes toujours à Alger, selon le mode de vie reçu de notre père saint Bruno, cachées avec le Christ en Dieu, cachées aux yeux de nos frères et sœurs algériens, qu'ils appartiennent au Christ ou à l'Islam.

La parole de Jésus, « si tu veux prier, entre dans ta chambre, ferme sur toi la porte et prie ton Père qui est là dans le secret... », a frappé à la porte de nos cœurs et c'est ainsi que l'Esprit Saint nous attire au désert de l'Amour de la Très Sainte Trinité. L'écoute assidue de la Parole de Dieu et l'oraison du cœur, en une vie de solitude, de silence, de communion liturgique et fraternelle, d'obéissance et d'humble travail, rythment

nos journées. Dans ce silence à la fois si doux et âpre, notre vocation est de témoigner de la vie d'amour

de la Mère de Dieu, présente au cœur de la Trinité, demeurant dans l'**adoration du Père en Esprit et en Vérité**, et d'aimer et servir Dieu et nos frères de toutes races, peuples et langues en offrant nos vies en rançon pour la multitude.

De même aujourd'hui notre Saint-Père Benoît XVI consacre ses dernières forces à accompagner l'Église et toute l'humanité par la prière et l'offrande de sa vie dans la solitude du petit monastère Maria Ecclesiae du Vatican.

Merci Zahia

Voilà trente ans déjà que Zahia initie à l'arabe dialectal, au centre diocésain des Glycines, avec patience, rigueur, gentillesse et humour ceux qui veulent entrer davantage en contact avec le monde algérien.



Avec la *méthode Kamel* mise au point par l'équipe des Glycines, des générations venues de tous horizons ont ainsi été initiées au parler et aux traditions algéroises par Zahia, sa sœur Rabéa et une équipe fidèle et compétente.

Merci et bonne continuation à Zahia et à toute l'équipe !





Diocèse d'Oran

Du neuf en Oranie ?

La grande nouveauté à Oran, c'est le tramway. Mais nous avons aussi demandé de se présenter à deux prêtres arrivés dans le diocèse en 2012.

Le tramway

Depuis plus de quatre ans, Oran était perturbé par les travaux d'installation du tramway. De ma fenêtre, je pouvais voir ce qu'il en coûte d'éventrer des rues anciennes pour refaire tous les réseaux (eau, gaz, électricité, etc.) et suivre toutes les étapes du chantier.

Ce printemps, le tramway a circulé à vide pendant plusieurs semaines pour former les conducteurs et apprivoiser automobilistes et piétons.

Le 1^{er} mai, les Oranais pouvaient enfin profiter de ce beau moyen de transport et ils l'ont immédiatement adopté. C'est pratique, c'est propre, il y a la sécurité et le respect mutuel et on voit bien que les gens sont à l'aise à l'intérieur. Quelle différence avec les bus ! Et entre deux passages, les piétons se réapproprient leur rue dont les magasins commencent à s'adapter.

La ligne (18 km) traverse la ville de l'est au sud avec un coude Place de l'Hôtel de ville. Elle sera bientôt prolongée vers l'université de Belgaïd et vers l'aéroport. Et d'autres lignes se grefferont sur elle.



© Jean-Louis Déclais

Jean-Louis Déclais

Patrick à Oran



Envoyé comme *Fidei Donum* par l'évêque de Versailles, je vis à Oran. Depuis mon séjour au Chili, je me souviens de ce que disait Paulo Freire : *la tête pense là où l'on met les pieds* et donc ici pour moi, dans ce nouvel espace algérien, dans cette Église diverse avec tous ces étudiants subsahariens catholiques

mais aussi évangéliques, avec leur fort dynamisme, celui de *l'entre eux, par eux et pour eux* et qui sentent qu'à chaque épreuve, par la Parole et le Chant, il y a *une salve d'avenir* (René Char). Avec l'accueil des migrants, avec les couples mixtes, les européens

d'Algérie, les catholiques et les voisins algériens, nous vivons une Église de l'amitié qui témoigne du *Huitième sacrement*, le *sacrement du frère*, celui qu'est venu vivre en Algérie Charles de Foucauld, le *Frère universel*. Quelle joie d'accueillir des étudiants et professionnels algériens dans des cours de langue française qui sont *des espaces de liberté d'expression* ; par l'interaction pédagogique, je fais connaissance avec eux et j'ai le plaisir d'apprendre que tel ou telle écrit des poèmes ou un conte qu'ensemble nous traduisons. Mon insertion est facilitée par le climat d'amitié et de fraternité vécu avec les permanents d'Église et notre évêque ; ils sont pour moi des *intermédiaires culturels*.

Patrick Duboys de Lavigerie

Jean-Marc à Sidi Bel Abbès

Marseillais, après vingt ans à La Réunion, je suis à Sidi Bel Abbès dans la communauté des Pères Spiritains. J'apprends à connaître et comprendre ce beau pays et le peuple algérien qui nous accueille. Intéressé par la rencontre entre religions, je suis venu la vivre par la



rencontre des gens au quotidien : les entendre sur leur culture, la vie socio-économique, leurs pratiques religieuses, sur leurs joies, tristesses et projets ; partager sur nos questions et nos témoignages de foi liés aux événements de la vie. En échangeant sur cela, on peut peut-être dépasser des préjugés et des généralisations mutuelles les uns sur les autres pour vivre ensemble.

Je débute sur ce chemin en faisant les courses en ville, en dialoguant avec des amis, et à travers l'enseignement du français dans notre centre, avec le personnel algérien et des confrères et sœurs européens et subsahariens. Je découvre la communauté chrétienne, sa vitalité et son œcuménisme car composée surtout d'étudiants subsahariens de diverses traditions chrétiennes.

Jean-Marc Bertrand, CSSP

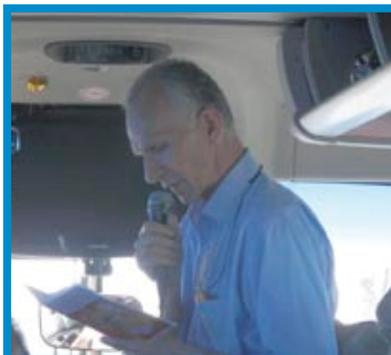


Diocèse de Constantine

D'Hippone à Tighrine

Comme notre diocèse est assez étendu, nous aimons trouver des occasions de nous rassembler. En mai 2011 nous avons fait un pèlerinage sur les traces de saint Augustin, de Thagaste à Hippone en passant par Madaure. Les 14 et 15 juin derniers, c'est vers Tighrine, à la suite des moines de Notre-Dame de l'Atlas, que se sont dirigés 45 d'entre nous dont une bonne proportion de natifs du pays.

A. : Nous avons été renvoyés vers nos propres vies, nous avons touché ce que les moines avaient fait pour le Seigneur et pour ce peuple. Ils avaient donné leur vie et cela nous projetait vers nos vies, car je me suis posé la question : « Et moi qu'est ce que j'ai fait ou qu'est ce que j'ai à faire pour me donner ou donner ? »



S. : J'ai souhaité faire ce pèlerinage moi musulmane avec mes frères et sœurs chrétiens que j'aime. Et dans ce pèlerinage j'ai compris le sens du sacrifice et du don de soi. J'ai vu aussi que le message des moines est aujourd'hui répandu.

Le trajet en bus depuis Constantine était déjà l'occasion d'entrer dans la spiritualité des moines. Un guide du pèlerin, proposant des textes des moines, des prières, des chants et des pistes de réflexion, nous permettait déjà de méditer et de partager en petit groupes, en particulier sur le thème de l'échelle mystique comme symbole de la rencontre interreligieuse et sur le mystère de la Visitation comme modèle de notre mission. Les chants et les prières contribuaient à souder notre communauté. C'était comme si les moines nous accompagnaient dans notre trajet vers le monastère.

Beaucoup d'entre nous ne connaissaient pas l'histoire du monastère ni les événements de 1996. Nous fûmes donc très intéressés par la présentation historique et la visite du monastère que nous présentèrent Anne et Hubert Ploquin à notre arrivée. Le père Jean-Marie Lassausse

développa ce qui s'y vit aujourd'hui. Le temps ne s'est pas figé dans ce lieu qui continue sa mission de rencontre et de partage.

L'après-midi nous permit de prier dans l'église, de marcher et de méditer en silence dans les lieux habités par les moines ou le jardin et de nous recueillir sur leurs tombes, un grand moment du pèlerinage. L'eucharistie conclut cette après-midi.

Comme les circonstances ne nous permettaient pas de loger aussi nombreux sur place, c'est la maison diocésaine d'Alger qui nous accueillit pour la nuit avant de reprendre la route pour Constantine dans la matinée du samedi.

En se quittant, très émus, tous étaient remplis de la vie et de l'amour ressenti dans ce lieu-source.

Théophile, Thierry et Jean-Marie

M. : Ce pèlerinage me fait grandir dans la foi ; je garderai deux mots : fécondité et continuité. Comme l'eau de source du monastère, ces moines sont toujours vivants puisqu'ils continuent à faire vivre ce lieu ; j'ai retrouvé tout le sens de l'eucharistie.



D. : J'ai été touchée par l'amour que j'ai senti dans ces lieux, cet amour qui était entre les moines et qui les a encouragés à rester dans le pays malgré tout et jusqu'au bout. Nous aussi nous devons faire régner l'amour entre nous et le laisser prendre toute sa place parmi nous.



Diocèse de Ghardaïa

Chrétiens à Ouargla

Cette année, trois sœurs -Marguerite Clouet des Petites Sœurs de Saint-François à Ouargla, Christiane Barcelo des Sœurs Maristes à Adrar et Renée Guillermin des Sœurs Blanches à Timimoun- ont accepté de vivre seules provisoirement pour permettre de maintenir dans ces lieux une présence chrétienne.

Sœur Marguerite nous dit comment elle vit cette expérience.

« Quand les événements ont fait que je suis restée seule, une grande solidarité et entraide se sont organisées autour de moi pour me permettre de continuer d'assurer une présence à Ouargla.

Au niveau du diocèse, des sœurs de communautés proches (Hassi Messaoud, Touggourt, Ghardaïa) sont venues vivre un temps avec moi ou m'ont accueillie quelques jours dans leur communauté. Belle occasion de vivre de près la dimension universelle de notre diocèse.

Les amis de la fraternité et les familles des handicapés que j'accompagne sont très présents, attentifs à rendre de petits services ou à m'inviter à un repas chez eux. Ainsi Rachida, une voisine, m'apporte un repas tout chaud pour fêter l'arrivée de ma supérieure générale ; Hadja, infirmière à l'hôpital, passe fréquemment me voir et veille sur moi ; Nouna, la maman de Nadir (un enfant handicapé), arrive un beau jour à la maison en disant : "tu nous as changé la vie avec Nadir ; c'est à nous de t'aider maintenant".

Djamel, un voisin, prend à cœur de rendre beau le jardin comme si c'était le sien. Grâce à lui de belles fleurs sont là partout : œillets, roses trémières, capucines, giroflées : les amis de passage peuvent ainsi bénéficier d'un moment agréable au jardin. Et que dire de Boussaad notre gardien-maçon ? Grâce à lui j'ai pu faire face à bien des problèmes et bénéficier de travaux qui facilitent

grandement l'entretien de la maison !

Le peuple de croyants qui m'entoure me provoque par son sens de la visitation dans les différentes circonstances de la vie, son hospitalité et son entraide.

Mon quotidien ? Accueillir la réalité et les événements, assumer la situation du mieux possible, en m'abandonnant dans la confiance au Seigneur. »

Marguerite Clouet, PSSF

Clément Bigirimana, étudiant burundais qui vient de terminer brillamment sa maîtrise en langue française à Ouargla, nous partage quelques-unes de ses découvertes.

« Arrivé en Algérie le 28 septembre 2007, je repars chez moi en 2013. « Belle » période où j'ai pu découvrir que la vie est un « système » où tout se bouscule : le bien et le mal ; la santé et la maladie ; la joie et le désespoir ; l'incertitude et la conviction ; le « dégoûtage » face à la vie en général !



Clément en veste avec un ami devant le resto U à Ouargla

Et pour moi qu'en est-il ? La réponse est très simple et peut paraître surprenante pour certains. Je n'ai jamais "vu ma vie en noir" ici en Algérie et j'ai mené une vie simple qui m'a rendu abordable et atteignable par tous. J'y ai découvert une autre image de l'Église *famille de Dieu*. Tout cela m'a donné courage et joie pour vivre au milieu de ce peuple avec lequel j'ai noué plus d'amitiés que je ne m'y attendais. Mais je n'ai toujours pas la réponse à la question qui m'est posée par la plupart des Algériens : "Es-tu clément ?", sachant la dimension significative de cet adjectif 'clément', mon nom de baptême. Dieu est Clément et son amour se remarque en qui sait le vivre. »

Clément Bigirimana



© C.Rault

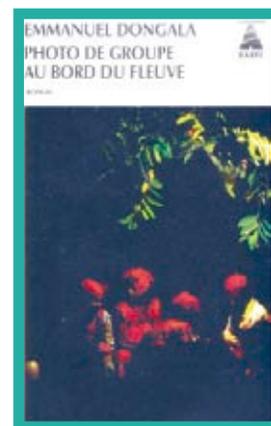
Marguerite est au milieu, derrière ses deux sœurs

PHOTO DE GROUPE AU BORD DU FLEUVE

EMMANUEL DONGALA

Éditions Actes-Sud (Babel)

439 pages, 2012



Quinze femmes luttent pour vendre au prix juste les cailloux qu'elles ont cassés. Nous pourrions être dans la vallée de l'oued Saoura dans l'Ouest algérien. Mais nous sommes ici en Afrique noire, une Afrique sans exotisme où les rapports sont durs, entre hommes et femmes, entre petits et puissants, mais où existent aussi la tendresse et l'humour.

Malgré l'épaisseur du roman, Emmanuel Dongala nous conduit sans fatigue jusqu'au bout du combat de ces femmes pour leur dignité. Car il ne s'agit pas seulement d'argent à gagner, mais aussi de projets à réaliser, d'espoir à retrouver.

Le style d'écriture est assez particulier, le narrateur s'adressant en permanence en « tu » au personnage principal, comme la voix de sa conscience. Mais sa spécificité tient aussi à cette manière qu'a la narratrice d'énoncer presque froidement, sans s'apitoyer sur elle-même, les difficultés auxquelles elle doit faire face. Ce mode d'énonciation sans pathos aucun, qu'on trouve si fréquemment chez les personnes de notre continent qui traversent de grandes épreuves, trouve dans sa sobriété une forme d'expression plus impressionnante encore que les lamentations.

Universitaire congolais, l'auteur écrit depuis quarante ans et vit au États-Unis depuis quinze ans. Il a reçu de nombreux prix pour ce somptueux roman, qui « s'inscrit dans la plus belle tradition du roman social et humaniste » comme le dit la jaquette.

Michel Guillaud

Léo et Shamsa se sont rencontrés à bord du *Vent de sable*, nom qui rappelle deux moments de la vie de chacun d'eux. La disparition de Léo provoque Shamsa à partir à la recherche de son mari –seule pour la première fois- sur ce voilier retrouvé à la dérive ; les souvenirs mauvais et bons se succèdent dans l'inquiétude du dénouement, dévoilant peut-être l'auteure sous couvert de l'héroïne : les bienfaits des Sœurs Blanches à Misserghine sont évoqués à plusieurs reprises et l'on découvre l'origine de l'héroïne du roman, mais aussi l'Algérie où elle a vécu, les professions qu'elle a exercées et les raisons qui l'ont amenée à vivre ailleurs. Comment son mari a été amené à découvrir ce pays, sa situation (directeur du CNRS) sans problèmes financiers ni pour lui ni pour sa femme, ses habitudes, leurs souvenirs... Les relations avec la belle famille et leur évolution depuis la disparition de Léo, son fils. Nous admirons la maîtresse femme et son savoir-faire avec tous dont les autorités portuaires. L'inquiétude sera levée à la dernière page, laissant imaginer les retrouvailles.

Malika Mokeddem est l'auteur de nombreux romans édités chez Grasset, mais aussi chez d'autres éditeurs (Ramsay, Seuil). Elle nous propose un beau portrait de femme libre, forte et sensible, qui a su s'affranchir des barrières culturelles et sociales. Le roman est une belle histoire d'amour et l'intrigue est bien menée, les chapitres alternés entre l'enquête et l'adresse à son bien-aimé. L'auteur a parfois de belles trouvailles littéraires.

Jean Désigaux

LA DÉSIRANTE

MALIKA MOKEDDEM

Éditions Grasset

240 pages, 2011



Maurice Bellet nous donne le vertige lorsqu'il traite du prodigieux changement qui s'annonce dans la condition humaine ; il devient de plus en plus attirant lorsqu'on avance dans la lecture et qu'il présente la relativité relationnelle -qui n'est pas du relativisme- et les trois mutations à faire : partir de l'urgence d'humanité -vivre et aider les autres à vivre-, le lieu où la parole opère ce qu'elle dit -pour que l'homme vive- et le passage par la nuit des mystiques. Il développe l'écart fondateur, la chair aimante, la communion nécessaire, les quatre formes de la faim, le choix d'univers. Et ses propositions sont suggestives.

Sur le fond, Maurice Bellet dit avec le langage des sciences humaines ce que d'autres pensent également -en reprenant les transformations considérables de ces derniers siècles dans tous les domaines-, à savoir que les mutations actuelles obligent à un changement de perspective : partir de la vie aujourd'hui et rendre compte par une pratique -en vivant et donnant la vie- de la pertinence de l'Évangile.

Mais parler en termes de translation évoque la fuite, et passer ailleurs pour tout sauver permet-il vraiment de rendre compte d'un ensemble, celui de notre position dans l'univers ? En ces années de cinq-centième anniversaire de l'élaboration de la thèse de l'héliocentrisme par Copernic (1511-1513), ne devrait-on pas se laisser inspirer par le retournement copernicien ? En architecture, en musique, en peinture, ce retournement se fait. Pourquoi ce retard dans la pensée ? Reconnaître comme Pierre à la Pentecôte : ce qui se passe aujourd'hui, c'est l'accomplissement de ce qu'avaient dit nos prédécesseurs, en situant leur expression dans leur temps.

Jean Désigaux

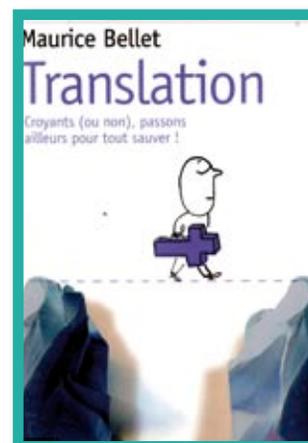
TRANSLATION

CROYANTS (OU NON), PASSONS AILLEURS POUR TOUT SAUVER

MAURICE BELLET

Éditions Bayard

260 pages, 2011



Le père de *L'enfant des deux mondes*, fonctionnaire de l'État français en période coloniale et faisant partie des notables musulmans locaux, marié traditionnellement mais dont l'épouse est instruite en français, a inauguré parmi les siens le règne des 'deux mondes'. La langue française, déracinant la langue arabe au cours des années, devient en quelque sorte la langue maternelle. A-t-il mesuré le risque de faire grandir ses enfants aux frontières d'un nouveau monde ?

L'enfant ne va pas cesser de comparer, par un jeu de miroirs, ces deux mondes qui se côtoient, s'ignorent, ou s'opposent et parfois se rencontrent. Mais ce jeu devient pathétique et douloureux car il concerne tous les aspects de la vie, des plus matériels aux plus spirituels, depuis la manière dont s'éveillent les sens jusqu'au regard que l'intelligence pose sur l'autre. Les questionnements ne trouvent pas de réponse. À titre d'exemple : si l'enfant jouit des charmes d'une vie paisible, traditionnelle, musulmane, heureuse au sein de sa famille à Médéa, elle découvre aussi le charme, la joie, la fascination que lui procurent la fréquentation de l'école Richard, l'apprentissage de la langue française, l'amitié avec les petites copines de l'école. Elle n'apprendra jamais vraiment l'arabe ni à la medersa, ni à Alger au lycée Hassiba Ben Bouali.

Ce premier roman (des années 1990 mais réédité en Algérie en 2012) est une sorte d'autobiographie à peine voilée où le personnage décrit ses désarrois. Les ouvrages ultérieurs témoignent d'un mûrissement dans la réponse apportée aux contradictions présentées ici.

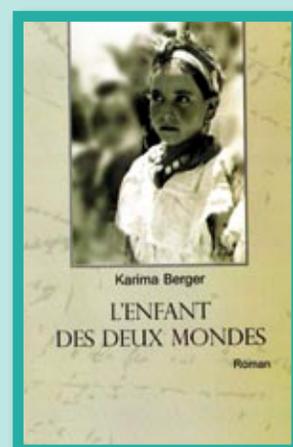
Chantal Laurette

L'ENFANT DES DEUX MONDES

KARIMA BERGER

Éditions El Ibriz

125 pages, 2012



La CERNA à Rome

Du 6 au 10 octobre, les évêques de la Conférence Episcopale de la Région Nord de l'Afrique se réunissent à Rome.

Il y a vingt ans, 12 ouvriers croates

Le 14 décembre 1993, 12 ouvriers croates catholiques de la société Hydroelectra sont assassinés à Tamesguida, à quelques kilomètres du monastère de Tibhirine où il leur arrivait de venir prier. Quelques-uns d'entre eux furent sauvés par un autre ouvrier de la société, musulman, qui les protégea. Leur propre pays était en pleine guerre (1991-1995). En décembre dernier, l'ambassadeur de leur pays n'a pas été autorisé à déposer une gerbe sur le lieu de leur assassinat ; il l'a déposée à Tibhirine. Vingt ans



après, avec leurs familles, nous nous souvenons.

É. Renaud et G. Jeanney, Pères Blancs

Étienne a consacré sa vie à la rencontre entre chrétiens et musulmans à l'IBLA (Tunis), au PISAI (Institut de formation des Pères Blancs où beaucoup d'entre nous ont appris l'arabe et à connaître l'islam), mais aussi au Yémen, au Soudan ou à Zanzibar. Il avait aussi été supérieur général des Pères Blancs. De grande compétence, et belle personnalité joyeuse et fraternelle, il est décédé en juin dernier alors qu'il s'activait encore au service de la rencontre.

La presse algérienne rend aussi hommage au père Georges Jeanney, décédé en août à l'âge de 107 ans, qui a servi en Algérie entre 1931 et 1976, en Kabylie et à Alger. Ses anciens élèves gardent grand souvenir de lui (cf. *Liberté* du 12 août ou *El-Watan* du 18 août).

L'artiste

L'auteur des illustrations de couvertures s'appelle *Rachid Bouknadel*.

Né en 1979 à Oran, il est diplômé de l'École des Beaux-Arts de cette même ville. Il enseigne le dessin et la peinture tout en exposant et participant à divers projets avec des institutions ou associations.

Contact : bouky-achil@hotmail.com et le site suivant pour voir ses œuvres et pour davantage d'informations :

<http://www.artmajeur.com/bouknadel/>

Trimestriel

Éditeur : Association diocésaine d'Algérie (ADA), n° d'agrément 18, en date du 16 novembre 1974, délivré par le Ministère de l'Intérieur.

Adresse : Pax et Concordia, Archevêché d'Alger
13 rue Khelifa Boukhalfa, 16000 Alger-Gare

Dépôt légal : n° 2201-2010

Directeur de publication : Mgr Ghaleb Bader

Équipe de rédaction : Dominique Lebon, Marie-Christine Rousseau, Marie-Danièle Ligouzat, Michel Guillaud

Coordinateur de la rédaction : Michel Guillaud

Gérante : Marie-Danièle Ligouzat

Mise en page : Lamia

Courriel rédaction : paxetconcordia@gmail.com

Courriel abonnements :

paxetconcordia.abonnements@gmail.com

Site internet de l'Église d'Algérie :

<http://www.eglise-catholique-algerie.org>

Merci d'être attentif à la date d'échéance de votre abonnement mentionnée sur l'étiquette-adresse

Que l'on paie en euros ou en dinars, retourner ce bulletin à :
Pax & Concordia, Archevêché d'Alger, 13 rue Khelifa Boukhalfa
DZ - 16000 Alger ALGÉRIE

Abonnement à la revue
pour une année (4 numéros)

Version papier :

- Je souhaite aussi recevoir la version internet
- Algérie et Afrique 600 DA
- Autres continents 20 € (2000 DA)
- Soutien 30 € (3000 DA)

Version internet seule

- Algérie et Afrique 150 DA
- Autres continents 10 € (1000 DA)
- Soutien 30 € (3000 DA)

Prix de revient au numéro : 300 DA

Paiement par :

- Chèque bancaire ou postal en **dinars** à l'ordre de **Association Diocésaine d'Algérie** (en toutes lettres)
- Chèque bancaire ou postal en **euros** à l'ordre de **AEM (Pax & Concordia)**
- Virement en euros (hors France) : **IBAN** : FR 67 2004 1010 0800 2936 7K02 989 - **BIC** : P S S T F R P P M A R
- Espèces

Civilité : _____ Nom : _____

Prénom : _____

Établissement : _____

Adresse : _____

Complément d'adresse : _____

E-mail : _____

Code postal : _____ Ville : _____

Pays : _____

Nous acceptons volontiers les abonnements pour deux ans et plus
Pour tout autre renseignement, contacter le service des abonnements à l'adresse : paxetconcordia.abonnements@gmail.com

✠•ⲓⲓⲓⲉ✠ⲛⲓⲥⲉ•✠

سلاّم وفاق

pax et concordia

مجلة كنيسة الجزائر الكاثوليكية

أكتوبر 2013 - العدد 16

أو غسطينوس الجزائري
راك تنقل ؟
سنة ما بين الأبرشيات، يا لله !

